

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

3 AOUT 1850.



Ab. pour Paris, 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Pria de chaque N^o. 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N^o 388 Vol. XVI. — SAMEDI 3 AOUT 1850.
Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Ascension de MM. Barral et Bixio. — Voyage à travers les Juraux. — Courrier de Paris. — Courses dans les Alpes. — La Vie des Eaux, les bains de mer, Boulogne (1^{re} partie). — Les steppes de la mer Caspienne. — La vie à bon marché. — Chronique musicale. — Un chasseur prodigieux. — Guide pittoresque d'Uriage et de ses environs. — Encore le bon vieux temps. — Calendrier astronomique illustré. — Correspondance. — Modes d'été. — Variétés.
Gravures. Le Président Taylor et son conseil. — Appareil pour rôti au gaz. — Incendie de Cracovie. — Courses dans les Alpes : Le glacier de Tschingel inférieur; Hauteur du glacier de Tschingel. — Les steppes : Procédé mécanique pour la prière ou usage chez les Kalmouks; Temple sur la rive gauche du Volga; Grand-prêtre kalmouk; Solemnité religieuse chez les Kalmouks. — Guide d'Uriage : Vue de Greobelle de la montagne des Quatre-Seigneurs; Ruines du château du roi à Vieille. — Pour 6 francs de plaisir : six caricatures par Foulquier. — Calendrier astronomique : trois gravures. — Médec. — Rébus.

Histoire de la semaine.

Tandis que l'Assemblée votait, à la fin de la semaine dernière, les derniers chapitres du budget de l'agriculture et du commerce, on la voyait livrée à une préoccupation visible, à une agitation des plus vives. On se communiquait un article qui avait paru dans le *Moniteur du soir* et qui a fait du bruit le lendemain et pendant quelques jours. Nous consacrons à cette mystification quelques lignes dans la page suivante. Nous nous dispenserons de rapporter dans ce bulletin les débats auxquels l'article a donné lieu et qui ne sont plus pour nous qu'une scène de cette triste comédie où se révèle le caractère et les mœurs de notre époque.

La réduction de 84,000 fr. proposée par la commission sur le chapitre relatif aux écoles d'arts et métiers a été repoussée par l'Assemblée, qui a jugé avec raison que la suppression d'une de ces écoles, au moment où de toutes parts on cherche à organiser et à propager l'enseignement industriel, n'était pas une invention très-heureuse. Il n'y a

pas un des arguments de la commission qui ne s'adresse aussi bien à toutes les écoles de l'Etat, à celles qui forment des légistes, des médecins, des peintres, des acteurs, des musiciens, et même des académiciens. Les autres chapitres du budget du commerce ont été adoptés presque sans discussion ainsi qu'un crédit de 29,560 fr. pour le baras de Saint-Cloud. Le budget des travaux publics a été voté le 26, sans discussion. L'Assemblée attendait l'orage qui allait éclater sur le *Moniteur du soir*; il a éclaté en effet, mais on verra plus loin que les tonnerres ont grondé sur une peau d'âne.

La discussion du budget des dépenses, ouverte dans la séance du 27, n'a pris que deux séances. Le scrutin a donné 398 bulletins blancs contre 455 bulletins bleus. L'Assemblée marche, comme on dit, à grands pas vers le terme de ses travaux.

Avant de nous quitter, elle a néanmoins à voter un certain nombre de projets qui ne laisseront pas de profiter de l'impatience de ses membres, dont quelques-uns même ne peuvent plus attendre le 11 août pour aller recueillir les bénédictions de leurs départements. — Projet de loi sur la police des théâtres, voté dans la séance de mardi; projet relatif aux chemins de fer de Bordeaux et de Nantes. Notre bulletin s'arrête ici, après le vote qui a décidé que l'Assemblée passerait à la discussion des articles : c'est ce qu'elle discute en effet aujourd'hui. La polémique soulevée à cette occasion, comme les opinions exprimées dans l'Assemblée, sont bonnes à noter comme témoignage de la sincérité qu'apportent les intérêts dans la question des obligations de l'Etat. Chacun pour soi et l'Etat pour nos seules.

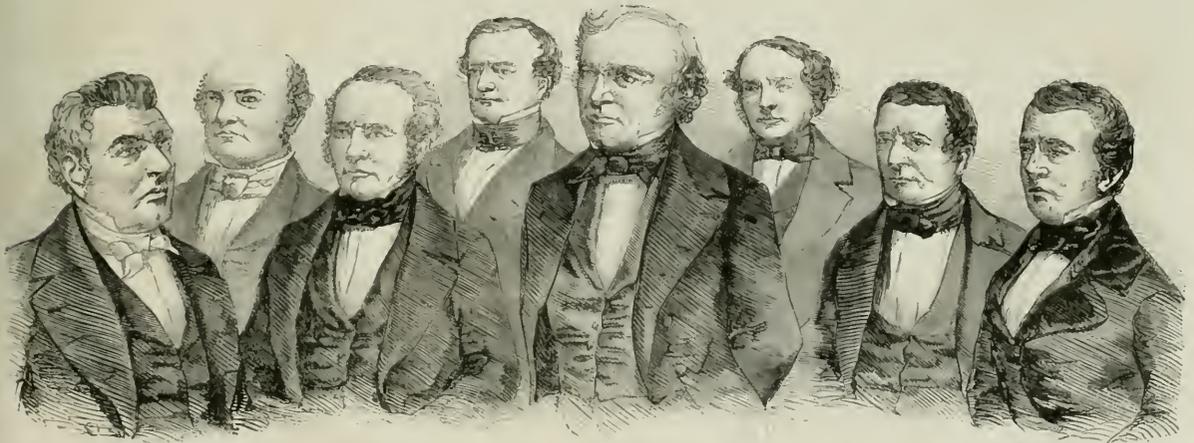
— On a des nouvelles de New-York du 17 juillet. Par suite de la mort du président Taylor, la politique éprouvait un temps d'arrêt. On voulait donner au nouveau président, M. Millard Fillmore, le temps d'organiser une nouvelle ad-

ministration, en remplacement du cabinet qui a subi de si cruels échecs dans le congrès pour des actes qui compromettent la probité de ses membres.

Les honneurs rendus au général Taylor ont été très-brillants. Tout esprit d'opposition s'est éteint avec la nouvelle de sa maladie, et le jour de sa mort personne ne s'est plus souvenu que de sa longue et laborieuse carrière, de sa gloire et de sa modestie, des vertus publiques et privées qui le recommandaient à l'estime de ses concitoyens. Le 16 juillet, M. Webster a proposé dans le Sénat d'élever un monument à la mémoire du général Taylor.

L'incendie qui a éclaté à Philadelphie dans la nuit du 9 juillet a causé des malheurs encore plus grands qu'on ne l'avait annoncé d'abord. Outre une perte matérielle d'environ 4 millions de francs, il faut encore compter un nombre de 484 personnes tuées ou blessées, enterrées sous les débris, mortes à l'hôpital, emportées dans les airs ou noyées dans les flots par suite des explosions de poudre et de salpêtre.

— L'élection de M. de Rothschild par la cité de Londres, comme membre de la Chambre des communes, est l'occasion d'un débat intéressant entre les défenseurs de la religion de l'Etat en Angleterre, et les partis qui expriment, avec des nuances diverses, les tendances libérales du temps. Il s'agissait de savoir si M. de Rothschild serait admis à prêter serment sur l'Ancien Testament. Cette première difficulté levée, non sans peine, l'élu de la cité de Londres s'est présenté au bureau. Le greffier lui a mis entre les mains la formule du serment et un exemplaire de l'Ancien Testament. M. de Rothschild a répété après lui les termes des deux premiers serments; il avait répété aussi une partie du troisième lorsqu'un arrivant à ces mots : « Sur la foi d'un chrétien, » il a dit : « J'omets ces mots, parce qu'ils ne lient pas ma conscience. » C'était là que l'attendaient ses adversaires. Le



JOHN M. CLAYTON. T. EWINS.

J. COLLAMER.

G. W. TRIST

Z. TAYLOR.

W. HALLARD PRESTON.

W. M. MERRITH.

RAYARD JOHNSON.

Le Président Taylor et les membres de son cabinet.

dramatique en effet, quo l'enfant de Paris, et quelles mœurs dignes de la scène ! Le drame était tout fait par la biographie. Le héros, cent héros s'offraient d'eux-mêmes ; l'histoire en est encombrée, et vous n'aviez que l'embaras du choix. Richelieu, le cardinal, était un enfant de Paris, et Talleyrand en fut un autre. Les épées les plus vigoureuses, les penseurs les plus hardis, les écrivains les plus alertes, sont des enfants de Paris. C'est Molière et ses suivants, c'est Voltaire et ses amis, ce sont tous les remueurs d'idées et d'affaires depuis deux cents ans. On ne parle pas de Cartouche : retui-là est odieux, et d'ailleurs il est usé ; mais d'Alembert, l'enfant trouvé ; Taver-nier, l'enfant perdu dans tous les mondes ; le diacre Paris ; le journaliste Fré-ron ; Lavoisier, le fils de ses œuvres, qui mourut en héros ; que sais-je en-core ? Il y en a des cents et des mille.

Oh ! l'auteur ignorant, Qui, dans tant de héros, va choisir... Childebrand !

Ce Childebrand ou Clau-de Morin est un ouvrier honnête qui se conduit en vaurien ; son prétexte, c'est la misère ; son arme, le sophisme ; sa parole, une déclamation. Sa vie est, comme le drame ou elle s'agit, taillée à facettes et distribuée en compartiments. Le grenier de la misère, l'hôtel du riche, le tapis-franc, où il prend la livrée du voleur, l'antichambre où il endosse la livrée de l'antichambre : voilà ses étapes ; et il les franchit, en proie à toutes les bonnes et mauvaises passions ; c'est un excellent fils et un aîreux bandit, un cœur droit et une tête de travers, une malédiction, une bénédiction ; et lorsque l'auteur se sent au bout de ces aventures, il se tire du deu-môn-ment à la grâce de Dieu. Claude Morin, le pauvre ouvrier, se fait tuer par un riche misérable, et l'entraîne avec lui dans la mort. Ainsi, l'histoire d'un enfant de Paris est une thèse, un plaidoyer, quelque chose d'exceptionnel, un je ne sais quoi impossible, et rien de plus. Un peu d'intérêt, un peu d'art, un peu de style : la pièce offre un pon de tout, et elle a réussi par les décors. Les ac-teurs ont joué à l'avenant. Autant d'inconnus qui se foront connaître. Attendez.

Milord ou Hoff-mann, des Varié-tés, a d'étranges fantaisies (*les Fan-taisies de Milord*) : il s'habille et ba-bille en caricature, les mots les plus fantastiques, le baragouin le plus travesti : « J'é-avais le projet d'aimer vos, » dit-il à Nisida la dansouso. Milord veut être adoré pour son argent et non pour ses grâces perso-nnelles : telle est sa quatrième ou cinquième fantaisie. Mais la bay-a-dère est une vertu (licence dramati-que) qui n'est ai-mable que pour son milord. Elle éconduit les gal-lants, au grand mécontentement de l'insulaire. Après quoi, il va sans dire que mi-lord est capable de tout ; et il é-pouse la danseu-se. Gare les fan-taisies de milady. Ma-lemoiseille Cate-llan a joué Nisida avec une grâce



Rôti de bœuf cuit au gaz à Exeter. — Invention de M. Soyer, cuisinier du club de la Réforme, à Londres.

toute naturelle, et M. Hoffmann est le modèle des gentlemen bouffons.

De milord de la fantaisie au rosbeef de notre dessin, la transition va de soi. L'inventeur de cet appareil est le maître d'hôtel du *Reform Club*, le plus fameux cuisinier des trois royaumes. M. Soyer, qui est né à Paris, joint à la solidité substantielle du génie anglais l'ingénieuse variété de l'esprit français. Dernièrement encore, M. Soyer en a donné la preuve la plus éclatante par ce dîner-monstre de *Chancellor House*, offert par l'élite de la société anglaise, à MM. Scribe et Halévy. Parmi les cinq cents plats de son invention, les feuilles britanniques ont signalé la *croûstade shakspearienne* à la *Halévy-Scribe*, maçonnerie gastronomique et littéraire, figurant le vaisseau de la *Tempête*, que les convives accueillirent comme l'opéra par des cris d'enthousiasme, et qu'ils finirent par engloûtir avec la plus

broche des pays civilisés, et il n'est pas à la portée des peuples sauvages. En supposant un échec dans cette tentative de rosbeef au gaz, l'inventeur a moissonné assez de lauriers (sauce) pour s'en consoler. Sa gloire est sans tache, et on peut le célébrer sans tomber dans la fêre. Nous sa-vons pertinemment que les Anglais le goûtent beaucoup plus que leurs nationaux, les Glasse, les Farley et les Colling-wood, dont il a surpassé les œuvres et hors-d'œuvres, amélioré les Dumplings et perfectionné les coulis. L'Europe n'ignore pas davantage que, en reconnaissance de ses pro-fondes recherches et de ses savantes combinaisons, nos voi-sins ont surnommé M. Soyer le *grand penseur*. Voilà la vérité sans gaz.

Vous êtes prié d'oublier les lignes précédentes, en face de ce dernier dessin qui rappelle une catastrophe épou-vantable. Une mer de feu, des flammes impétueuses, des toits qui s'écroulent, c'est Cracovie qui brûle. Dans la journée du 20 juillet, le feu éclata dans les moulins qui avoisinent la rue Krapierna. En même temps l'incendie se déclara dans la bibliothèque de l'université dont les étudiants purent sauver les bâti-ments, mais le palais de Wielopolski, le palais épiscopal, la cathédrale, deux autres églises, l'école Polytechnique et le couvent des Franciscains devinrent la proie des flammes. Dans la nuit sept ruines trouvèrent envahies, et le lende-main, au point du jour, deux cents maisons étaient consumées. On attribua le sinistre à la malveillance. Heureusement personne n'y perdit. A l'aspect de ce grand désastre, chacun fera peut-être une réflexion douloureuse en songeant à la peine inutile qu'il se donne parfois pour faire prendre une allumette.

PHILIPPE BESNON



Incendie à Cracovie — Eglise Sainte-Marie et place du Marche

Courses dans les Alpes.

PASSAGE DE LA VALLÉE DE LAUTERBRUNNEN DANS CELLE DE GASTERN PAR LE GLACIER DE TSCHINGEL.

Voici venu le gai temps des vacances! le vif essaim qui fourmille dans les écoles s'apprête à s'envoler çà et là. Les touristes de profession ont déjà pris les devants et gagnent chaque jour plus nombreux la chaude Italie ou les vertes vallées de la Suisse. C'est le moment de parler de courses alpestres et d'apporter à ceux qui vont partir quelque dernier enseignement, si nous en avons qui puisse leur être profitable. Au mois d'août de l'année dernière nous donnions ici quelques détails sur l'ascension du Tiliis et sur des passages de glaciers très-peu fréquentés ou totalement inconnus dans les environs du Mont-Rose, afin de propager le goût de ces courses si intéressantes et dont on s'exagère en général les difficultés. C'est dans le même but que nous venons parler aujourd'hui de celle que nous avons faite l'année dernière, au fond de la vallée de Lauterbrunnen, en passant par le glacier de Tschingel et le long glacier (Lange Gletscher) pour nous rendre dans la vallée de Gastern et de là à Kandersteg.

Bien des gens, connaissant leur carte de Suisse, seront sans doute tentés de demander quel bon prendre de gaieté de cœur ces chemins diaboliques, au lieu de suivre la route irrossable si agréable et si pittoresque qui va de Lauterbrunnen à Interlaken, et, côtoyant les charmants bords du lac de Thun jusqu'à Eschi, remonte de là par Frutigen et la vallée de la Kander à Kandersteg. S'il ne s'agit que de se transporter commodément d'un de ces points à l'autre, il est certain que ce itinéraire est préférable au mien. C'est au premier voyage. Mais quand on a été une fois en Suisse, on y retourne deux fois, trois fois, le plus qu'on peut; et chaque fois on revient à Lauterbrunnen, comme le Parisien s'en va le dimanche à Saint-Cloud ou à Montmorency; chaque fois aussi on repasse sur ses propres traces, entrant par Interlaken et sortant par Zweilütschinen ou la Wengern-Alp, vice-versa, descendant par la Wengern-Alp en allant par Interlaken, sans s'inquiéter d'une autre issue, parce que des milliers de voyageurs chaque année ne font pas autre chose. Quelques-uns seulement plus curieux poussent jusqu'au fond de la vallée de Lauterbrunnen pour visiter la belle cascade tombant du glacier de Schmadri; et là, enroulés par une ceinture de hauts pics et de glaciers en apparence inabordable, ils reviennent également sur leurs pas, très-satisfaits de ce peu qu'ils ont hasardé au delà des sentiers frayés. Cependant ces hauts pics qui les dominent se sont laissés franchir, et bien des voyageurs, s'ils le savaient, ne craindraient pas de s'y aventurer et pourraient se rendre par là en quelques heures soit dans la vallée de Gastern et à Kandersteg, soit dans celle de Tschingel et dans le Valais. Et c'est un des meilleurs conseils à citer à l'appui de cette thèse que nous croyons



Le glacier de Tschingel inférieur. — Passage du Mauvais Pas.

vraie, savoir, que les glaciers sont souvent, dans la chaîne des Alpes, les chemins, sinon les plus faciles, du moins les plus directs et les plus courts, pour communiquer d'un point à un autre. Ainsi le voyageur pédestre, qui de Lauterbrunnen désirerait se rendre dans le plus bref délai en Valais, soit pour aller visiter la vallée de Saint-Nicolas et les glaciers du Mont-Rose, soit seulement pour traverser le Simplon, est obligé de faire un très-long détour par la

Gemmi et bien plus long encore par le Grimsel, tandis que par le glacier de Tschingel il peut rapidement passer dans la vallée de Lüttschen, qui vient s'ouvrir dans la grande vallée du Rhône à peu de distance de Visp, c'est-à-dire à l'entrée même de la vallée de Saint-Nicolas, et à une heure et demie de distance de Brieg, c'est-à-dire de l'ouverture de la route du Simplon. L'avantage de ces communications est tel que nous sommes persuadé qu'elles deviendront, quand elles seront mieux connues, de plus en plus familières aux voyageurs pédestres aimant les courses de glaciers. C'est à cette classe de voyageurs que nous adressons les notes suivantes, sachant par expérience combien il est souvent difficile d'avoir des habitants eux-mêmes des renseignements précis sur des excursions déjà faites. Ou ils ignorent complètement, ou ils sont disposés à regarder les passages comme impraticables ou du moins très-dangereux.

J'avais été une première fois, en 1835, au fond de la vallée de Lauterbrunnen, visiter les cascades du Schmadribach. Parvenu là, je désirai aller jusqu'au pied des glaciers qui ferment la vallée. Mais mon guide ne put obtenir aucune indication des chaletiers auxquels il s'adressa. Je me dirigeai au hasard et j'arrivai au sommet de l'Oberhorn, d'où on a une très-belle vue sur la ceinture neigeée qui s'étend depuis le glacier de Tschingel, au pied duquel on se trouve, jusqu'à la Jungfrau. Le glacier de Tschingel est tout hérissé d'aiguilles et d'escarpements infranchissables, et je ne pus m'imaginer par où pouvaient passer ceux qui, dans la vallée de Gastern, se trouvaient par là dans la vallée de Gastern, et en particulier M. Hugi, qui avait effectué ce passage six ans auparavant. J'eus beau prendre des informations en redescendant dans la vallée, personne ne put me renseigner. On ne me parla de cette course que comme d'une tentative téméraire de gens abandonnés de Dieu. On m'aurait volontiers dit, comme me le disait un jour du col du Géant un jeune garçon du val Ferrex, qu'il ne se promenait là haut que des diables poilus à jambes de bouc, qui y faisaient un sabbat d'enfer. Ebel dit qu'à la fin du siècle dernier quelques Suisses tentèrent de passer par le glacier de Tschingel, mais essayèrent les plus grands fatigues et s'exposèrent aux plus grands dangers. Malgré les terreurs superstitieuses des bonnes gens de la vallée et les sinistres avertissements du savant explorateur de la Suisse, quelques années ont suffi pour dissiper ces mystères et ces craintes, et les simples touristes passent aujourd'hui où les plus intrépides chasseurs osaient seuls s'aventurer autrefois.

Le 28 septembre de l'année dernière, nous partîmes à quatre heures et demie du matin de l'auberge de Lauterbrunnen, moi et mon compagnon de voyage, avec notre guide ordinaire, réduit pour ce jour là au rôle de porteur. Le



Tschingelhorn.

Muthorn.

Sommet de l'Altels.

Homsalp.

Buttosa

Hauteurs du glacier de Tschingel

chef de l'expédition était un nommé Jean Launer, qui est avec son frère le plus célèbre coureur de montagnes et chasseur de chamois de la vallée. Il faisait tout noir, et nous trébuchions fréquemment à cause de l'inégalité du chemin. Mais, à quelques minutes de distance, nous vîmes une lumière s'avancer vers nous. C'était le *messager* du haut village de Murren, armé d'une lanterne pour sa descente maladroite par les rudes sentiers qui menent au-dessus de la cascade du Staubbach. Ludes sont les chemins, rude est le climat, rude est la vie pour les habitants des Alpes. Nos guides lui demandèrent sa lanterne, il la leur céda et continua son chemin dans l'obscurité. Les pauvres gens s'obstinèrent à rester eux. Je ne dirai rien de la vallée si connue de Lauterbrunnen, sorte de gouffre ouvert au pied de la Jungfrau, entre les massifs des hautes montagnes. La vallée d'Ammertent, qui la continue en faisant un coude à son extrémité, est d'un aspect triste. Cependant on y retrouve encore jusque près du Schmadribach les plaines à l'élegant feuillage, dont la riante pliorionomie forme un singulier contraste avec l'aspect général des lieux. Quelques ruines d'anciennes fortifications abandonnées attestent que les habitants ont vainement tenté jusqu'ici de faire un égard de leur vallée ravagée chaque année par les avalanches.

Parvenus au fond de l'Ammertentthal, une montée très-pittoresque à travers des forêts de sapins aux longues chevelures blanches de mousses parasites, nous conduisit par le Steinberg au pied de la branche N.E. du glacier de Tschingel qui descend dans la vallée. Avant d'y entrer nous fîmes halte pour déjeuner, au milieu des scènes les plus sauvages. Il était neuf heures quand nous nous remîmes en route. Après avoir remonté pendant quelque temps le glacier jusqu'à un endroit où son inclinaison plus forte aurait mis dans la nécessité de tailler des pas, nous nous dirigeâmes vers les parois verticales des rochers qui le bordent à droite. Là, nous vîmes dressée une échelle qu'y avait apportée l'industrie laborieuse des chasseurs. Cette échelle, consistant en un tronc de sapin avec des bâtons implantés à droite et à gauche, ressemblait, pour sa disposition, à un bâton de perchoir. C'est au moyen de cet escalier branlant qu'on escalade un premier gradin de cette chaîne escarpée appelée Tschingelgrat. Nous donnons ici une vue de ce passage. Un peu plus haut on a encore à franchir dans un rocher, au-dessus d'un précipice, un pas qui ne présente pas de difficultés sérieuses, mais où l'on peut avoir un peu le sentiment de vertige. À partir de là les abrupts disparaissent et on monte par de longues pentes d'éboulis recouverts çà et là d'une végétation rare. Des troupes de chamois doivent fréquemment descendre en cet endroit; malgré la vivacité de l'air, nous y sommes longtemps poursuivis par l'odeur désagréable dont leur fréquentation a imprégné le sol. Nous atteignons enfin les hautes moraines du glacier supérieur et nous entrons sur celui-ci à onze heures et demie. Avant de nous y engager nous donnons un dernier regard à la Jungfrau. De notre poste élevé nous découvrons entièrement les longs escarpements de glace de sa cime au-dessus des précipices du Rothenthal, et nous pouvons apprécier le chemin suivi par M. Agassiz et ses compagnons lors de leur ascension. On sait qu'ils l'avaient prise à revers par le glacier d'Aletsch, mais notre guide Jean Launer s'obstina à chercher à y monter par le Rothenthal. Il nous indique le point auquel il est parvenu près de la cime, d'où il a été repoussé par les mauvais temps. De ce côté les pentes de glace sont si roides, qu'il est douteux qu'il parvienne à populariser cette ascension et à en faire un revenu pour sa vallée. Tout le monde n'a pas une tête aussi bonne et des pieds aussi sûrs que les siens. Il avait cependant recruté l'année dernière deux amateurs anglais, dont l'un ne put supporter la vue des précipices et dont l'autre fut longtemps avec courrage. Mais ils furent cette fois encore repoussés par les mauvais temps. Il a dû reprendre ses tentatives cette année.

Le glacier supérieur où nous entrions se présente sous l'aspect d'une vaste plaine ondulée. Les crevasses y sont fréquentes mais petites. Vu son horizontalité relative, nous n'y trouvâmes point de ces larges et profonds effondrements qui nous avaient fait obstacle l'année précédente au mont Fée et au col d'Erin. Au milieu de cette plaine de Névé s'élevait une montagne de glace, en dôme surbaissé, appelée le Muthhorn, séparée à gauche du Tschingelhorn par une vallée de neige et à droite de la Blumis-Alp par une autre vallée aboutissant au col vers la Jungfrau. Au-dessus de ce col nous voyions déjà poindre le sommet aigu de l'Altsch, situé à trois lieues en face. La Blumis-Alp attira surtout notre attention. Ce massif, si considérable et si imposant vu du lac de Thun, avait perdu ici sa grandeur et était réduit à une extrémité de pyramide noyée dans les neiges du plateau et qui s'affaissa à mesure que nous nous élevions sur son revers. À notre droite, entre elle et la base de la Buttola, était une large ouverture par où se précipite le glacier de Gamsch. Je m'arrêtai un instant pour prendre un croquis de cette vue que nous essayâmes de reproduire ici. Nous nous trouvâmes alors sur un haut plateau, étendu sur ces cimes alpestres comme une sorte de blanc linoléum à quatre pans opposés, pendant dans des vallées différentes; une première ramification, celle par laquelle nous étions montés d'abord, occupant le fond de l'Ammertentthal; une seconde en face, par où nous allions descendre, occupant celui de la vallée de Gastern et dans une direction transverse à celle-ci, les ramifications tombant dans la vallée de Lütchen et le glacier de Gamsch descendant dans le Kienthal. Cette situation donne un intérêt particulier au passage dont nous parlons, et permet d'étudier les liens qui unissent les divers éléments de cette topographie intérieure des Alpes, dont on se fait une si fautive idée à distance.

Les nuages qui nous entouraient parfois enveloppés et nous avaient partiellement masqué la vue pendant toute la matinée s'éclaircèrent et raréfièrent. Un soleil ardent, réverbéré par le Névé, nous incommoda à la montée des pentes douces,

mais longues, qui mènent au col. La respiration pénible de nos deux Oberlandais, chargés du bagage et souvent obligés de s'arrêter, nous donna une idée de ce que doivent être les efforts et le malaise des porteurs qui font l'ascension du mont Blanc. Nous atteignîmes enfin le col désiré et vîmes s'étendre devant nous, de l'autre côté, la pente du long glacier, s'appuyant à droite sur les rochers qui unissent la Blumis-Alp au Doldenhorn. D'ici nous pouvions descendre à notre gré, soit en Valais, soit dans la vallée de Gastern. Pour le premier trajet il faut gravir à gauche des pentes de neiges plus élevées encore, débitées çà et là en espères de gradins par les débris de leurs *rimaies*, et là, parvenu sur le plateau, redescendre l'autre versant méridional de ces pentes, jusqu'à un des couloirs où elles aboutissent, et qui vont s'ouvrir eux-mêmes dans la vallée de Lütchen. Un de nos compagnons de voyage fit cette course il y a peu d'années. Un guide inexpérimenté, qu'il avait pris dans la vallée de Lauterbrunnen, lui indiqua mal le chemin. Mais avec son guide habituel, Mesmer, de Chamouy, dont le sens montagnard s'était souvent tiré d'épreuves plus difficiles, il arriva sans encombre en Valais. Pour nous, nous n'avions qu'à continuer notre descente par le Lange-Gletscher, et l'expérience de Launer nous épargnaît les mauvais passages, de même que son cri perçant de chasseur découvrait et nous faisait apercevoir des chamois immobiles, que le nôtre eût confondus avec les rochers. Vers trois heures nous quittâmes le glacier et allâmes prendre peste sur les flancs de la paroi où sa masse se précipite et fait de continues avalanches, dont le spectacle et le retentissement nous récréèrent pendant une collation faite avec ce vigoureux appétit que donne l'air viv des montagnes. Le glacier, après sa chute, reprenait un cours plus paisible au fond de la vallée déserte qui s'étendait à nos pieds. Profitant des bénéfices de notre position, nous nous livrâmes au divertissement de pousser les plus gros blocs que nos forces réunies pouvaient ébranler, et qui, abandonnés à eux-mêmes sur ces pentes abruptes, bondissaient et allaient s'abîmer en bas en volant en éclats. Les hommes sont toujours plus ou moins de grands enfants. Nous suivions avec un intérêt plein d'anxiété ce petit drame de destruction qui aboutissait à un peu de bruit et à un peu de poussière. Parvenus en bas, nous remontâmes sur les moraines et sur le glacier qui porte le nom d'Alpetti; après l'avoir suivi pendant quelque temps, nous allâmes aborder sur les rochers de la rive droite. La partie intéressante de la course était terminée. Nous descendîmes ce fond de vallée sauvage, ayant en face de nous l'Altsch dans sa hauteur, et les glaciers attachés à ses flancs, que nous avions traversés quelques années auparavant pour aller de la vallée de Lütchen à Kandersteg. Tournant bientôt à droite, nous entrâmes dans la vallée de Gastern, si désolée par les inondations, qui ont détruit ses rizières, et où dans de certaines parties, malgré des travaux d'entretien continus, on a peine à maintenir au pied de la montagne un étroit sentier de piéton, sans cesse miné par l'eau des torrents. À sept heures du soir nous entrâmes à l'auberge de Kandersteg.

A. J. D.

La Vie des Eaux.

III.

LES BAINS DE MER. — BOULOGNE.

(Première partie.)

Je me rendais, moi deuxième, d'Eu à Boulogne par Abbeville, un peu avant l'achèvement de la section de chemin de fer qui devait bientôt relier ces deux villes. On voyageait encore selon le mode barbare, c'est-à-dire en Messageries. Néanmoins, d'Eu à Abbeville il n'y a guère que trente lieues, qui peuvent facilement se franchir en deux heures; mais je mis à ce trajet plus d'un jour et demi, ayant été contraint de passer vingt-quatre heures à Abbeville, triste et morte cité picarde aux longues rues désertes qui rappellent les immenses faubourgs d'Orléans.

Si je perdis du temps, j'appris une vérité, à savoir: que les Messageries n'étaient ou ne sont point faites pour les hommes. Voici comment. Arrivé à Abbeville à midi, je devais en repartir à cinq heures avec mon compagnon de route par la voiture de passage allant de Paris à Boulogne. Cinq heures sonnent; on n'est pas plus militairement ponctuel que cette Messagerie; le cli-clac du postillon et le prôlet des cinq chevaux retentissent déjà gaïement à l'entrée de la Grand-Rue. La voiture s'arrête au bureau; elle est pleine, mais deux voyageurs en descendent; voilà justement les places qu'on nous a promises. Montons donc!

— Halte-là! dit le conducteur, gros homme galonné et bourru; je n'ai pas de places.

— En voici deux.

— Ça m'est égal. J'ai de la marchandise de trop; ce n'est pas pour prendre des hommes.

Et là-dessus ce contempteur de l'espèce humaine de décharger avec d'horribles jurements une petite portion des ballots entassés sur l'impériale de sa voiture. — Mon compagnon de route et moi nous réclamâmes énergiquement; le débat s'engage et s'échauffe, mais sans faire faire un pas à la discussion, comme dans toutes les questions jugées d'avance. Toutefois le directeur, homme plus doux mais non moins inhumain que son subalterne, intervint dans le débat et nous développa poliment l'étrange thèse que voici: « L'administration des Messageries aime mieux prendre des ballots que des voyageurs, les ballots pesant plus, rapportant davantage et tenant moins de place que les hommes (exemple: les voyageurs ont la prétention de nous occuper dans l'intérieur, tandis que dans la même espèce vous logez facilement quatre ou cinq ballots). »

Or, la voiture de Boulogne est déjà surchargée au point qu'il lui faut mettre bas les uns environ 500 kilogrammes

de marchandises pour pouvoir affronter sans amende la barrière qui est aux portes de la ville;

— Donc, M. le conducteur, que le respect humain et aussi la crainte des tribunaux retiennent seuls de jeter les kilogrammes vivants dans le premier fossé venu, ne peut évidemment se charger d'autres voyageurs, et nous sommes invités à patienter jusqu'au lendemain, sinon à la semaine suivante.

— Qu'éussiez-vous répondu à cette belle harangue?

— Otiez 100 kilogrammes de plus et faites-nous monter en voiture.

— En vérité! Et ces ballots, ces chers ballots qui rapportent plus que les hommes et dont il faut — cela fera l'écouler — retrancher 500 kilogrammes! Monter en voiture!, comme vous y allez! Et plus à Dieu qu'il lui vaille!

Cela rappelle tout à fait le mot du dernier chef de claque de l'Opéra au directeur de ce théâtre: « Voyez-vous, monsieur le directeur, tant qu'il restera dans la salle de ces sacrilèges de payans, on ne fera rien de bon ici! Ou cel de Riccoboni: « Tant qu'il y aura des auteurs, les théâtres n'iront pas bien. »

Il y aurait bien quelques petites objections à élever contre ce raisonnement harbi, mais nous n'en avons pas la force.

— Que ne suis-je colist! me dis-je.

— Et moi bourriche! soupire mon compagnon de route.

— Comme nous serions fêtés, choyés, dorlotés!

— Et, ce qui vaut mieux, voturés!

— Mais c'est aussi élever nos prétentions trop haut.

— Oui! ce qui m'arrive m'apprend bien, bêtas! que

ne suis qu'un homme!

Mon compagnon de route interrompit brusquement ce mentable duo. Il m'apparut que cinq heures d'Abbeville font déjà troublé sa raison.

— Une idée! s'écria-t-il.

— Laquelle?

— Il faut mourir ici.

— De quoi?

— D'ennui, pardieu!

— Une autre mort!... Je suis une lente agonie.

— Pas si lente! D'ailleurs, nous n'avons pas le choix.

— À la bonne heure! Et une fois morts?

— Une fois morts, nous sortions d'ici.

— Il me semble que c'est au contraire le meilleur moy

d'y rester.

— Pas du tout. Nous enverrons chercher le doct

Gannal.

— Vous?

— Oh, si tu aimes mieux... De grâce, ne me chicane sur les détails: cela est puéril. Je dis donc que le doct Gannal, d'après nos volontés dernières, accourra pour conserver à nos familles éplorées.

— C'est d'un géant homme. Et ensuite?

— Et ensuite, tête de bouff! N'a conçois-tu pas que, blés de plomb, cercés de chêne, de tristes hommes, nous sommes, nous nous réveillerons colist? La mort, c

le réveil...

— Peut-être, dit Hamlet.

— À nous alors toutes les diligences de France! A n l'impériale, l'intérieur, le coupé! Nous humilions les vans, nous voyageons à grandes guides! Partout on p accueille, on nous loge, on nous porte avec le respect d

— Aux morts?

— Non pas! aux marchandises.

Pour toute réponse, j'entraînai mon compagnon dans café voisin où, mettant à prolit son exaltation, je lui a nistrai, sans qu'il s'en aperçût, deux pintes de cidre en je de douche. Après quoi, je lui lus le *Journal de la So* et l'*Abbeville* coup sur coup. Bientôt je reconnus une tatisfaction que le traitement opérât: je vis ses machs se détendre, son œil rouler un feu moins sombre, paupières même s'allourdir, et une salutaire langueur s'parer de tous ses esprits. Vite je le ramenai à notre b où une nuit de sommeil complé la cure et acheva de d per ses sinistres projets d'embaumement. Le lendemain contre notre espoir, une diligence plus hospitalière, à-dire moins chargée que celle de la veille, daigna s'ouvrir à nous, et, quoique vivants, quoique non élé l'apothéose du colist, nous pûmes quitter Abbeville pour le jour, où nous arrivâmes le jour même, ayant pour compagnie, dans le coupé, un jeune groom anglais, qui fumait cigares de 25 centimes et dîna avec nous, côte à côt Montrauil, ou il trouva la table d'hôte exécrable, ce qui justice, et lui pour se dédommager deux bouteilles de s'clairé à 5 francs l'une.

— Voici, me dit mon compagnon, qui avait visité moi les cuisines et les offices du château d'Eu, In se fois depuis deux jours que j'ai envie d'être domestique

— Vous êtes un ambitieux, lui dis-je; il faut s'v contentier de la condition que le ciel nous a faite.

Les chaînes de poste, se succédant presque sans interruption, avec leurs strapontins et leurs sièges de d'une valetaille britannique encore plus florissante que risticiatique *football* dont nous avions l'honneur d'être *partners*, nous annoncèrent l'approche de Boulogne-sur-une jolie ville toute anglaise que, des hauteurs de Port Brique, l'œil embrasse, assise mi-partie dans un val au revers d'un coteau, aux bords de la Liane, petite r droite, tortueuse et flexible comme le svelte arbutus elle porte le nom.

Dès les premiers pas que l'on fit dans cette capitale l'ancien Boulonnais qui s'est toujours piqué d'être un Vieux à part, distinct de la Picardie, on reconnaît l'Picardie en effet et la France même n'en rien à présent ce lieu et qu'il n'est pas besoin de passer le détroit pour connaître une ville anglaise. C'est grand hasard si les cabales de l'homme national frappent de leur en l'oreille. Le *zeuement* britannique gauzille à tous les de tue. Ce ne sont partout que *fautes* emponchées

dans lesquelles je ne reconnais guère les types de Lawrence, que gentlemen riders ou non, vassés d'un luxe équivoque, que baronnets un peu douteux et que mylords en similor, pour employer l'expression de mon compagnon de voyage, complètement guéri de son spleen picard. En effet, ce n'est pas la première compagnie d'outre-Manche qui a élu domicile à Boulogne ou plutôt y a transporté l'Angleterre. Regent-Street et Soho-Square y comptent peu de représentants. Une récente caricature du Punch ou Polichinelle, qui tinte à Londres la même place que le Charivari chez nous, jette du jour sur le mode habituel de recrutement de la colonie anglaise à Boulogne. Elle représente Wiggins (l'émigrant) sous deux faces à home d'abord, c'est à dire chez lui, dans une échoppe de la Cité, auant du calicot avec grâce et courbant devant la pratique une échine flexible comme le caoutchouc, souple comme son madapolam. — On voit ensuite Wiggins à sea, c'est-à-dire sur le paquebot, penché sur le bord du navire d'où il alimente les poissons, et faisant à la fois la plus triste et la plus gaie figure du monde. — Vient enfin Wiggins à Boulogne, mais un Wiggins radieux, pimpant, transpirant, orné de tous les accessoires qui constituent le lion d'Epson ou de Piccadilly, la ehaine d'or, le pantalon à larges carreaux, le pardessus à collet et revers de velours, le riding stick de trois pouces à la main, le longon d'écaïlle plaqué dans l'œil avec lequel il toise et lorgne insolemment les belles misses, occupant à lui seul tout le trottoir, en un mot, aussi superbe, aussi haïssable, aussi cambré dans sa courte et massive encolure que nous l'avons vu à home humble, incliné, presque rampant. Ainsi que j'ai pu m'en assurer, les Wiggins allent à Boulogne. On assure même que la plupart n'ont affronté les maux de cœur de la traversée qu'à la suite de malheurs commerciaux ou autres. L'ignore si le fait est vrai; mais je suis affirmé que ces antécédents n'altèrent en rien la majestueuse sérénité et les façons à la Jourdain qui distinguent en terre étrangère le bonnetier anglais ruiné ou enrichi. Les Wiggins sont là comme des colporteurs.

En effet, la ville est à eux. Chaque jour, les paquebots de Londres, de Folkstone et de Douvres, amènent par cinquanteaines. Ils occupent tous les hôtels et les plus belles maisons privées. Le peu de Boulonnais qui restent à Boulogne est consciencieusement employé à servir, nourrir, fêter, désaltérer, vouturer, chauffer, raser, coiffer, habiller MM. les Anglais. Tous les prospectus, toutes les enseignes, toutes les provocations, toutes les flatteries sont à leur adresse exclusive. Il s'imprime à Boulogne un journal anglais. Les guides de la contrée sont dans la même langue. Les monnaies françaises et anglaises y sont reçues indifféremment, ou plutôt on y donne une préférence marquée aux souverains et aux shillings sur nos francs et sur nos louis. Nos pièces de vingt francs, si recherchées partout, font triste figure à Boulogne; les changeurs les coupent, et c'est à grande peine s'ils daignent les recevoir au pair. Le maître de l'hôtel garni où je descends m'adresse la parole en anglais; puis, s'apercevant de sa méprise, me dit : « Monsieur est étranger ? » et reprend ce qui fut sa langue maternelle. L'entre dans un café : on m'offre du soda-water, du ginger-beer et du porter. A dîner, je vois apparaître invariablement le roast-beef, la sherry, l'ale et tous les puddings des rois royaumes. Tous les cabarets de la ville, et ils sont nombreux, portent des enseignes dans ce goût : Prince of Wales, Queen Victoria, Castle of Edinburgh tavern. Aux portes de Boulogne, sur la route de Calais, à deux pas de notre colonie, est un estaminet dédité à Marlborough. Pourquoi pas à Wellington ? Ceci viendra : que Sa Grâce paternelle nelement quel que peu de Waterloo aura son tour comme Hamlet, Malquaque, et sans doute aussi Trafalgar.

Avais-je tort de dire qu'on n'est plus là en France? En contemplant toute cette anglomanie, je songe involontairement à M. Louis Bonaparte qui avait compté sur les souvenirs impériaux, sur le prestige de cette colonne élevée par la Grande-Armée à la mémoire de son oncle, pour appuyer sa tentative. Il fallait qu'il fut mal renseigné pour choisir de toutes les villes de France celle peut-être où l'esquif qui portait sa fortune devait le plus sûrement échouer. L'empereur et la Grande-Armée, il est bien question de cela à Boulogne! On n'y savait même pas le nom du conquérant, et l'on s'y souciait fort peu de sa famille. Boulogne est aujourd'hui le Brighton français ou le Dieppe anglais, rien de plus, ni de moins. Une guerre avec l'Angleterre ruinerait la ville qui n'aurait plus pour se défendre cette fameuse côte de fer (iron coast), improvisée par l'empereur et baptisée alors par les Anglais eux-mêmes de ce sobriquet formidable. Aussi, l'entente ex-cordiale peut s'affaiblir, faire place même à des dissentiments profonds; elle ne périt point en France; il est un point du territoire où elle sera religieusement conservée, sauf dans l'avenir les grandes commotions européennes qui pourraient venir briser des liens si chers.

Il est remarquable, au reste, que M. Louis Bonaparte soit venu échoquer précisément là où son glorieux oncle avait en vain prémédité la ruine de la puissance anglaise. L'armement gigantesque dont fut témoin Boulogne au commencement du siècle actuel, cette flotille immense établie à grands frais, cette côte de fer hérissée de plus de mille bouches à feu, ces camps dignes de l'ancienne Rome, ces ports nouveaux créés comme par enchantement à la voix du nouveau César, cette colonne Trajane qui lui fut dédiée par l'armée, c'est-à-dire la nation entière; qu'est-ce en effet, sinon le magnifique vestige, le monument irréusable d'une grande pensée avortée?

Je lis dans les mémoires du temps que Boulogne fut impérialiste plus qu'aucune autre ville de France. Cela ne m'étonne pas : l'empereur venait souvent; et il y faisait de longs séjours, et il se dégageait autour de sa personne je ne sais quelles effluves magnétiques d'un effet irrésistible sur le peuple. D'ailleurs Boulogne vivait et vivait splendide ment de la flotte et de la grande armée. Aujourd'hui, elle vit des Anglais.

On ne peut méconnaître, au reste, que Boulogne doit le développement croissant de sa prospérité à l'invasion des Anglais. C'est aujourd'hui non-seulement une fort jolie mais une grande ville où le confort, le bien-être et la richesse territoriale font chaque jour d'immenses progrès; la rue de l'Écu, celle de la rue Neuve-Chaussée et la Grande-Rue, qui sont les principales artères de la cité, valent, pour le mouvement, la beauté des maisons et la splendeur des étalages, celles de Paris, j'entends de Paris élégant. Les hôtels sont remarquablement vastes et luxueux : ils ne paraissent pas inférieurs à ceux de Suisse et d'Allemagne, qui sont les premiers dans ce genre. L'un entre autres, celui du Nord, pousse la faste ostentatoire jusqu'à revêtir les trottoirs qui l'environnent de losanges de marbre noir et blanc, ainsi qu'on voit dallées chez nous les salles à manger de bonnes maisons. Une charmante salle de spectacle réunit quatre fois par semaine l'élite de la population anglo-française. On y joue tous les répertoires dramatiques depuis le vaudeville jusqu'à l'opéra incontesté.

Le port de Boulogne, formé par l'embouchure de la Liène, est vaste, riant et animé. Il communique avec la mer par deux longues jetées dont l'une, celle de l'Est, est la promenade favorite de la colonie britannique. Elle aboutit à un rond-point où le soir des virtuoses tyroliens et autres mêlent la voix humaine et le son de la harpe au sifflement de la brise marine qui se joue dans les cheveux des blondes ladies. Du haut de cette jetée on aperçoit en mer les forts de Crèche et de l'Heure, construits par l'empereur en 1803, aujourd'hui, je crois, désarmés. Avec une longue-vue on verrait facilement en face de soi, par un temps clair, les côtes blanches d'Albion. A gauche des jetées, le rivage ébancré laisse voir une longue traînée de dunes ou gaïrennes sablonneuses d'une teinte morte et grisâtre. A droite, au contraire, se dresse magnifiquement une falaise dont le sommet est couronné par les ruines du phare de Caligula, tour que, selon la tradition, Caius éleva sur cette côte, en commémoration de l'absurde victoire qu'il prétendait avoir remportée sur la mer.

C'est entre cette falaise et la jetée de l'Est qu'est situé l'établissement des bains, une construction italienne d'un goût médiocre, mais de proportions assez monumentales. En avant de cet édifice qui est limitrophe à la plage, stationnent les voitures destinées à porter les baigneurs au milieu des flots. Ces véhicules servent de cabinets de toilette au nageur qui, pendant le trajet du rivage à la mer, à la temps de se préparer aux étreintes de la Néréide. Ils sont, comme nos omnibus, pourvus d'un marche-pied à l'arrière : arrivés dans l'eau, on leur fait décrire une conversion complète; on tourne le limon du côté du rivage, et le baigneur n'a plus devant lui que le double azur (gris) de la mer et des cieux. Le cheval et son conducteur abandonnent la voiture au milieu des lames et s'en vont remorquer de la même façon un autre de ces vestiaires roulants.

Ce mode de locomotion présente une supériorité incontestable sur le vieil usage d'aller trouver la mer soi-même, souvent à une grande distance, exposé sans défense à toutes les rigueurs d'une atmosphère peu élémentaire. Mais il présente aussi des inconvénients dont le premier est de cahoter effroyablement, eu égard aux inégalités du sol, l'habitant de ces cellules ambulantes, lesquelles ne sont, à vrai dire, que des tombereaux déguisés. De plus, quand le baigneur sort de l'eau, il lui est assurément fort malaisé de reconnaître, dans ce va-et-vient perpétuel d'équipages nautiques, la voiture qui l'a amené et dont la position relative a nécessairement changé dans l'intervalle. S'il n'a eu soin d'estampiller dans son portefeuille le numéro de son houlour aquatique, ou s'il a l'infortune d'être myope, il sera condamné à errer, frissonnant, comme les âmes sans sépulture, cherchant et ne rencontrant pas un asile où reposer et réchauffer ses membres bleus et marbrés par le froid.

FÉLIX MORNAUD.

(La fin au prochain numéro.)

Les Steppes de la Mer Caspienne (1).

(Voir le N° 333.)

Le récit que nous avons fait, dans un premier article, du voyage de M. et madame de Hell sur les rives du Volga et dans les steppes de la mer Caspienne, a pu faire comprendre ce qu'il y a d'étrange dans ces peuples nomades, errant avec leurs troupeaux, au milieu de leurs vastes déserts. Pour être à même de donner une histoire aussi complète de ces hordes, il a fallu vivre comme elles sous la tente de feutre, et partager pendant plusieurs mois leur vie sauvage et aventureuse. Après avoir tracé le tableau le plus triste et le plus désolé de ces solitudes, les deux voyageurs, à mesure qu'ils s'avancent dans leur récit, reviennent sur leur impression première et comprennent si bien ensuite l'attachement du Kalmouk pour ses steppes, et l'indécible charme de cette existence dépendante, au milieu d'une nature sans bornes, qu'ils éprouvent une véritable acécis de tristesse quand il leur faut dire un dernier adieu à ces lieux, à ces usages d'une simplicité patriarcale, à ces scènes pastorales, et aux vastes horizons qui compensaient si largement les fatigues du voyage.

Aujourd'hui nous dirons un mot de l'origine du peuple kalmouk et de ses usages religieux qui ont un caractère tout à part et méritent quelque attention; nous terminerons ensuite par l'itinéraire du dernier voyage de M. de Hell et la liste des travaux qu'il avait entrepris.

D'après les assertions de tous les historiens, les contrées voisines des monts Altaï, et surtout les pays situés au midi de cette grande chaîne, semblent avoir été depuis un temps

immémorial le berceau et le domaine des peuples mongols. Divisés dans le principe en deux branches principales toujours en guerre l'une contre l'autre, les Mongols finirent par se réunir en une seule nation, sous l'influence du célèbre Tschinkis-Khan, et formèrent ainsi la base de cette formidable puissance qui devait envahir presque toute l'Europe orientale. Après la mort des fils de ce conquérant célèbre, les Intes intestines, s'étant réveillées avec une violence nouvelle, ne cessèrent que par la ruine des deux grandes tribus mongoles. Les Mongols proprement dits furent forcés de se soumettre aux Chinois, et les quatre nations qui formaient les Darben-Ovrat se dispersèrent dans les diverses contrées de l'Asie septentrionale, les Kôites, dans la Mongolie et le Tibet; les Toumouls, les Kongs de la grande muraille de la Chine, où ils sont encore, et les Bourgo-Bourates, dans les montagnes voisines du lac Baïkal, qu'ils habitent déjà au temps de Tschinkis-Khan. Restaient enfin les Elvates, plus particulièrement connus sous le nom de Kalmouks en Europe et dans l'Asie occidentale.

Ces derniers prétendent avoir habité jadis les pays situés entre le Kôho-Voor (lac bleu) et le Tibet. N'est-ce pas de là, en effet, en remontant aux origines des peuples, que descend la race dite caucasienne? Depuis la dissolution de la puissance mongole, les Kalmouks se divisent en quatre grandes tribus, ayant chacune leur prince indépendant. Ces tribus, dont les débris existent encore de nos jours, sont les Koschotes, les Derbetes, les Soungars et les Forghotes. Rénins dans le principe aux Derbetes, les Soungars formaient au dix-septième siècle la tribu la plus redoutable de l'Asie. Ils avaient soumis tous les autres Kalmouks, pouvaient armer 60,000 combattants et prélevaient des tributs sur les peuplades voisines. Leur succès grandit leur audace, ils voulurent assujettir les Mongols-Chinois et succombèrent dans la lutte. Vers cette époque, c'est-à-dire en 1630, 50,000 familles vinrent camper sur les rives du Volga, et furent limitées successivement par les autres hordes kalmouks. La Russie, avec son adresse habituelle, sut profiter de ces dissensions qui éclatèrent parmi les Kalmouks pour intervenir directement dans leur administration, et les princes ne tardèrent pas à être soumis au sceptre de l'empire.

Les Kalmouks, ainsi que nous l'avons dit déjà, sont bouddhistes ou plutôt sectateurs du Grand Lama, comme la plupart des peuples mongols. Nous ne suivrons pas M. de Hell dans ses recherches sur l'origine du bouddhisme, la cosmogonie religieuse des Kalmouks et la propagation de cette religion chez les Mongols. Nous omettrons aussi ses réflexions sur l'esprit d'égoïsme et de domination qui, selon lui, a présidé à la rédaction des dogmes de plusieurs religions, en tête desquelles il place le christianisme. On reconnaît là l'esprit sceptique et faussé du mathématicien qui n'en sait pas plus long sur la notion humaine et la science gouvernementale. Un peu plus loin, nous aurons occasion de relever encore cette absence de vénération comme on dit en philologie, ce manque de respect pour ce qui est respectable.

Dunnons maintenant la description des vœux qui accompagnent ici le lèxte.

La hiérarchie du clergé, telle qu'elle est organisée aujourd'hui chez les Kalmouks, comprend quatre classes distinctes. Les bachkass sont les grands prêtres, ceux qui enseignent la religion; les gheulans sont les prêtres ordinaires; les guezuls ou diacres forment la troisième classe; puis enfin la dernière se compose des mandschis ou musiciens. Au-dessus de tous ces degrés se trouve placé le dalaï-lama du Tibet, sorte de pape ou chef suprême de la religion.

On voit dans ces dessins, supra tous si habilement sur bois, par M. Jules Laurens, un bachkass en grand costume assis dans sa tente, et donnant ses instructions à son ghept ou chef des cérémonies.

Une autre vue représente l'extérieur d'un temple kalmouk, véritable padoce chinoise par son architecture; elle appartient au prince Tumène et dépend de son palais. Pour décrire l'intérieur de ce temple que représente la planche intitulée : Solennité religieuse chez les Kalmouks, nous allons laisser parler madame de Hell.

« Au moment où nous nimes le pied sur le seuil du temple, un charivari, auprès duquel une trentaine de grosses cloches en braille ne seraient qu'une douce harmonie, salua notre présence, et nous ôta presque la faculté de voir ce qui se passait autour de nous. Les auteurs de ce terrible tapage, autrement dit les musiciens, étaient rangés sur deux lignes parallèles, les uns en face des autres; à leur tête du côté de l'autel se voyait le grand prêtre, agencouillé sur un riche tapis persan, dans une immobilité complète, et derrière eux, vers la porte d'entrée, se tenait debout le maître des cérémonies, le ghept, vêtue d'une robe écarlate, la tête couverte d'un capuchon jaune foncé, et portant dans sa main un long bâton, sans doute la marque de sa dignité. Les autres prêtres, ainsi que les musiciens, tous agencouillés et ressemblant par leurs traits et leurs poses à des magots chinois, avaient des costumes de couleurs éblouissantes, chargés de broderies d'or et d'argent, et composés d'une large tunique à manches ouvertes et d'une espèce de camail à dents de loup. Quant à leur coiffure, elle avait assez d'analogie avec celle des anciens Péruviens. Mais ce qui nous étonna par-dessus tout, ce furent les instruments des musiciens. A côté d'énormes timbales et du tam-tam chinois, on voyait de grosses coquilles marines, faisant fonction de cornet, et deux immenses tubes de 40 à 12 pieds de longueur, soutenus chacun par deux supports. S'il n'y a ni mesure, ni accord, ni méthode dans la musique religieuse des Kalmouks, en revanche chacun fait le plus de bruit possible à sa manière et suivant la force de ses poumons. Le concert commença par un carillon de petites cloches, puis vibrèrent les timbales et les timbales, puis les deux grandes trompes, puis un mugir et furet trembler les vîtres du temple. Il en serait impossible de rendre toute l'originalité de cette cérémonie; cette fois nous étions à des milliers de lieues de l'Europe,

(1) Voyage pittoresque, historique et scientifique dans les steppes de la mer Caspienne. Par le Comte de Crémor et le Russe méridional, par Xavier Hittorache de Hell, ingénieur civil des mines, membre de plusieurs sociétés savantes, etc. 3 vol. in-8 et Atlas. Paris, chez P. Bertrand.

au cœur de l'Asie, dans la pagode du grand dalaï-lama du Thibet. »

Ces cérémonies n'ont lieu que les jours de fête; ordinairement les Kalmouks font leurs prières en famille; elles consistent en des chants qui ne sont pas sans harmonie, et où se succèdent alternativement des tons aigus et graves, des mesures longues et rapides; mais le plus souvent les prières s'exécutent à l'aide d'un procédé mécanique qui fait grand honneur à l'esprit des *lamites*. Pour invoquer le ciel de cette dernière manière, ils ont un tambour ou cylindre couvert de caractères tangoutes, et renfermant dans son intérieur plusieurs écrits sacrés, et toute l'opération consiste à imprimer au cylindre un mouvement plus ou moins rapide au moyen d'une corde. Comme on le voit, cette façon de prier n'occupe en rien l'esprit et n'empêche pas les Kalmouks de ruser et de fumer; pourvu que le cylindre tourne, la prière se débite d'elle-même, et les *bourkhans* s'en accommodent parfaitement. L'auteur revient souvent sur la surveillance inquiète dont les prêtres l'entouraient en voyant avec quelle minutieuse curiosité il examinait leurs idoles: ils craignaient, dit-il, qu'il ne nous prit fantaisie d'escamoter quelques-unes de leurs images mystiques; et ils avoient raison, car la bonne volonté ne nous manquait pas. Mais il fallut nous contenter de les regarder, *sauf à prendre notre revanche dans une meilleure occasion.* »

Cette occasion ne se fait pas longtemps attendre. Mais une citation textuelle de ce passage, qui nous a paru exorbitante, mettra le lecteur en mesure de prononcer contre l'auteur et nous, et de dire si notre critique est juste et méritée. « Je n'ai pas encore parlé des *Satzas* kalmoukes et du désir que nous avions de faire connaissance avec elles. Ces *satzas* sont de petits temples élevés exprès pour contenir les reliques des grands-prêtres. Quand l'un de ceux-ci meurt, son corps est brûlé et on dépose en grande pompe ses cendres



Procédé mécanique pour la prière en usage chez les Kalmouks.

dans le mausolée destiné à les recevoir. Ce fut à une journée de Sélenoi-Sastava que nous eûmes pour la première fois la satisfaction d'apercevoir dans l'éloignement un de ces monuments. Il était situé au milieu des sables, à cinq ou six verstes de l'endroit où nous campions. À notre départ d'Astrakan, nous avions eu la précaution de prendre tous les renseignements possibles relativement à ces *satzas*, afin de profiter de notre passage dans les steppes pour en visiter une et la dévaliser même, si faire se pouvait. Mais cela était assez difficile, à cause et de la susceptibilité religieuse des Kalmouks, qui s'en tiennent toujours éloignés pour ne pas le profaner par leur présence, et des longs circuits que nous devions faire pour nous y rendre sans éveiller leur soupçon. Nous primes le prétexte d'une chasse au héron

les seuls ornements qui s'offrirent à nos yeux. En vainqueurs généreux, nous nous contentâmes de prendre deux statuettes et quelques images. Suivant les croyances des Kalmouks, aucun sacrilège ne peut entrer en comparaison avec celui dont nous nous rendions coupables. Cependant le feu du ciel ne nous pulvérisa pas, et le grand Lama, en dieu bien élevé, nous laissa regarder tranquillement le gros de notre escorte. Mais une contrariété bien vive nous était réservée: nous ne aperçûmes qu'une des idoles s'était brisée en route. »

C'est moins la forme tant soit peu voltaïrienne de ce récit, qui nous émeut, que le fait en lui-même. We penserait-on en effet d'un prince kalmouk qui, en visitant Paris et le cimetière du Père-Lachaise, pénétrerait la nuit dans un de nos tombeaux de famille pour y profaner des cendres précieuses et y en-

blanc avant de nous remettre en route. Au bout de deux heures de marche et de contre-marche dans le sable, par une chaleur tropicale, nous arrivâmes en face de la *satza*, dont l'aspect n'était rien moins qu'attrayant et semblait fort peu mériter la course que nous venions de faire. C'était un petit bâtiment carré, d'une couleur grise, percé seulement de deux trous en guise de fenêtres. Imaginez quelle fut notre consternation lorsque nous nous aperçûmes qu'il n'y avait point de portes. Chacun tourna autour de cet impénétrable sanctuaire avec un désappointement tout à fait comique. Il fallut alors inventer un moyen quelconque pour nous y introduire, car l'idée de repartir sans satisfaire notre curiosité ne nous vint même pas à l'esprit. Quelques pierres enlevées à l'une des fenêtres nous livrèrent un passage, très-peu commode à la vérité, mais qui nous suffit. Le monument paraissait remonter très-haut. Quelques idoles en terre cuite étaient rangées à terre le long des murs. De distance en distance, plusieurs petites niches renfermaient des images que l'humidité avait à demi pourries. Un treuf couvrait le sol, ainsi qu'une partie des murs. Teis étaient



Temple Lalouk sur la rive gauche du Volga.

ever quelque vase, quelques reliques sacrées? Ne regarderait-on pas cet acte comme justiciable de la cour d'assises ou comme méritant tout au moins une réprimande sévère? Cherchons cependant une excuse dans cette curiosité de voyageur, dans ce besoin de savoir et de rapporter des souvenirs, qui ont fait des touristes anglais en Italie une incursion de Van-dales pour les sculptures et les monuments. Tâchons donc de ne pas les imiter et de bien comprendre que le souvenir d'actions de ce genre est fait pour mettre en suspicion, en danger même, tous les voyageurs à venir.

Après d'importantes études à Astrakan sur le commerce, la navigation et les grandes pêcheries du Volga et de l'Oural, M. de Hell traverse toute la Kalmoukie russe, parcourt le littoral de la mer Caspienne jusqu'à l'embouchure de la Kouma, point de départ du nivellement qu'il effectue entre la mer d'Azow et la Caspienne. De là, se dirigeant vers l'occident, il traverse les contrées décrites qui s'étendent, en suivant le *Manitch*, jusqu'aux frontières du pays des Cosaques du Don. Puis il arrive au pied de la grande chaîne caucasienne, muraille encore inaccessible jetée entre l'Europe et l'Asie, et devant laquelle viennent s'arrêter sans transition les plaines étrangement remarquables de la Russie méridionale. A Piatigorsk, au milieu du Caucase, théâtre d'une des luttes les plus opiniâtres qui soient consignées dans l'histoire, il recueille tous les renseignements de nature à donner des notions exactes sur la guerre, et sur l'importance politique et géographique de cette chaîne de montagnes, qui isole complètement les provinces transcaucasiennes du reste de l'empire. Enfin, après avoir longé les côtes orientales de la mer d'Azow, il revient à Odessa par Taganruk, Ekaterinoslaw et Kherson. L'année suivante, il explore la Crimée et la Bessarabie, comme complément indispensable à ses études de la mer Caspienne et du Caucase.



Grand-père kalmouk avec son ghep, ou chef des cérémonies.

Selon M. de Hell, cette portion, la plus belle et la plus vaste de la Russie, est essentiellement agricole. La nature a tout fait pour elle en lui donnant deux vastes mers, dont une touche à la Méditerranée, c'est-à-dire à l'Europe, l'autre à la Perse et à l'Asie. Quatre fleuves, qui sont les grandes routes de ces vastes contrées, conduisent aux trois mers. Le climat de ces steppes, leur conformation topographique, les rendent propres à la plus riche culture ainsi qu'à l'élevage d'immenses troupeaux de toute sorte : chevaux excellents, chameaux, bœufs et moutons. Cette terre, depuis si longtemps inculte et reposée, est donc, pour ainsi dire, l'entrepôt, le magasin de l'avenir; elle a de quoi vêtir et nourrir l'Europe entière. C'est là une abondante source de force pour l'empire russe, et s'il en comprend bien la portée, il

des contrées qui bordent ce côté de la mer Caspienne; en outre, M. de Hell voulait, comme dans son premier voyage, étudier le commerce, réunir tous les matériaux nécessaires à une sérieuse et importante carte de la Perse. Les études archéologiques si intéressantes en ce pays, les relevés d'inscriptions, une description pittoresque, des recherches toutes spéciales sur les sources du Tigre et de l'Euphrate, sur les lacs de Van et d'Ourmiah, qui sont à peu près inconnus, la profonde exploration du haut Kurdistan et du Mazendéran, puis la statistique, l'industrie, les races et les usages; tel est l'immense programme qu'il s'imposa. Dans ce but il s'était adjoint un jeune et intelligent artiste, qui a rapporté de ce pénible voyage un millier de dessins magnifiques faits avec une conscience et un talent remarquables. Nous avons

pourra, par une intelligente direction, faire surgir de ce côté un monde nouveau, vers lequel le commerce se jettera avec ardeur.

M. de Hell, après avoir terminé les travaux importants dont nous venons de donner un aperçu, revint à Paris pour les publier. Cet ouvrage remporta le grand prix décerné en 1844 par la société de géographie de France.

Le sérieux intérêt du *Voyage à travers les steppes de la mer Caspienne* le fera rechercher non-seulement des savants, mais encore de tous les amateurs de voyages, et de tous ceux qui veulent connaître et étudier sans danger ni fatigue les diverses parties de notre globe.

Après cette publication, M. de Hell fut, au commencement de 1846, chargé d'une mission du gouvernement pour explorer les contrées qui s'étendent au midi et à l'est de la mer Caspienne. Ces nouvelles recherches devaient concourir à rendre plus claire et plus évidente l'ancienne réunion des trois mers en une seule, et compléter ses études précédentes par un examen semblable et aussi approfondi sur la différence de niveau entre les bassins de ces vastes tendues d'eau et la configuration



Solennité religieuse chez les Kalmouks.

admire les riches portefeuilles de M. Jules Laurens, et nous devons dire que nous avons remarqué un sentiment plus élevé du beau, une appréciation plus exacte de la nature et une main plus adroite et plus ferme.

M. Jules Laurens a eu un bien triste et douloureux devoir à remplir. C'est lui qui a reçu le dernier soupir de M. de Helle, surcombant à une lievre pernicieuse aux environs d'Isphahan. De graves indigestions, plusieurs fois répétées, avaient épuisés ses forces lorsqu'il fut saisi par cette lievre, sorte d'épilepsie annuelle de la fin de l'été, qu'on nomme *noubh-kachy* à Isphahan.

Il est triste de mourir ainsi à trente-quatre ans, à la fleur de l'âge, loin de sa femme et de son pays, au milieu de travaux commencés et dont on espère la gloire; heureusement pour la science, et sans doute aussi pour la consolation de ses derniers instants, son travail principal était terminé, et M. Laurens, qui a reçu ses dernières instructions, pourra en surveiller la prochaine publication officielle.

Les dernières lignes de son journal, que nous transcrivons ici, diront d'une façon plus éloquent que on ne saurait le faire quelle fut la fin douloureuse de ce savant, qui, par ce dernier voyage, s'était préparé une noble place à l'Institut.

» 21 juillet 1818. Il fait tellement chaud, que je ne me suis pas senti le courage de rentrer à Téhéran.

» 23. En sortant de Téhéran, mon cheval s'abat; j'ai cru avoir la jambe cassée... Mauvais nuit.

» 2 août. Je suis tellement mal que je supporte à peine ma monture. Je croyais ne pouvoir jamais accomplir le *farson* (4 lieues $\frac{1}{2}$) de la première étape.

» 4. La chaleur est accablante. Après une heure de route, je me trouve atteint par un accès de fièvre et dans l'impossibilité de continuer; toutes les forces m'abandonnent. Je me fais porter à l'ombre d'un rocher où je reste étendu jusqu'au coucher du soleil.

» 6. Jamais il n'a fait aussi chaud qu'aujourd'hui... Nouvelle accès du plus violent délire. Cauchemar! Quelle situation! Nous avons 45 degrés de chaleur, une arche à moitié écroulée pour abri; pas d'eau; de la seule pastèque pour nourrir, et je suis étendu sur un feutre, grelottant, en proie à tout ce que le mal a de plus affreux.

» 41. A Caschan. Nous cherchons, la nuit, pour avoir un peu d'air, les plus hautes coupes des Caravan Séraï.

» 48. Le souffre horriblement. Des coliques cruelles ne me laissent pas un moment de répit. La dysenterie achève de m'enlever toutes les forces... Nuit déplorable!

» 21. Un accès me tient pendu plus de trois heures et est suivi d'une prostration complète. Comment tout ceci finira-t-il?

» 23 août. L'on est obligé de me porter à bras, ne pouvant faire le moindre mouvement.

Tels sont les derniers mots tracés par le malade. Le soir du 28, il se plaint tout à coup d'un indicible malaise, perd tous les sens et meurt le 30 à midi.

Assiégé d'un prêtre arménien, M. Jules Laurens a fait déposer le corps de M. de Helle au cimetière de Dindia, au sud-ouest d'Isphahan, parmi quelques tombes d'Européens du temps de Schah-Abbas.

ADALBERT DE BEAUMONT.

La Vie à bon marché.

L'ALUMETTE CHIMIQUE.

Il y a quelque vingt ans, le procédé employé en Angleterre, comme en France, pour obtenir du feu était, à peu d'exceptions près, aussi grossier que laborieux et aussi incertain que celui de l'Indien, lorsqu'il frote deux morceaux de bois sec l'un contre l'autre.

La veulxelle était un objet de luxe. Chez le paysan, l'ouvrier et le petit commerçant, l'enfant en bas âge, couché à côté de sa mère, faisait trop souvent, comme le rossignol, entendre sa voix dans l'obscurité. La mère était bientôt sur pied, et vite elle avait recouru à son briquet. Cite, cite, cite! l'as une étincelle ne vient égarer les ténèbres. L'acier sollicite plus vivement le caillou; la chambre s'énarde d'une pluie de feu. Mais l'enfant, passablement familiarisé avec cette opération, en supporte impatiemment la lenteur et crie à en faire perdre la tête à sa mère. Enfin une étincelle, plus heureuse, fait son office : — l'amadou s'allume. Maintenant, l'allumette : elle ne veut pas brûler. On en essaie une autre, et une autre, et une autre : elles sont toutes humides. Le père, qui a besoin de repos, murmure. Le marmot est inexorable; et le supplice ne finit que lorsque le pauvre homme est allé à la porte de la rue, et, après avoir longtemps grelotté, a obtenu de la lumière du wachman.

Dans cet article, destiné à ouvrir la série des exemples de bon marché, retrayons les diverses phases de cette antique invention.

La balle à amadou et le briquet n'avaient rien de particulier. Le forblancier faisait l'âne, comme il faisait le peulon, à l'aide de son marteau et de ses gros ciseaux; l'autre se forgeait aux grandes fabriques métallurgiques de Sheffield et de Birmingham; et heureux l'acheteur, s'il avait quelque chose de mieux qu'un morceau de fer grossier, très-incommodé à la main. La plus proche carrière de craie fournissait la pierre à fusil. La fabrication de l'amadou à domicile était une sérieuse affaire. Aux époques convenables, et très-souvent si l'habitation était humide, il sortait de la cuisine une odeur sulfureuse, à faire croire, lorsqu'on n'était pas au fait, que le feu pouvait bien être à la maison : on brûlait périodiquement le meilleur chiffon, et ses cendres étaient déposées dans la boîte de ferblanc et fortement comprimées par un couvercle, sur lequel reposait la pierre et le briquet. L'allumette, en général, appartenait au commerce ambulancier. La boutique en avait presque honte. Tout mendiant était marchand d'allumettes; la petite fille qui conduisait l'aveugle en avait toujours un panier. Le jour, ils les vendaient; le soir, ils les fabriquaient. Voyez, assis par

terre, dans cette mesure, deux ou trois enfants-craisses qui fendent des petits morceaux de bois avec un mauvais couteau. La matrone surveille un pot de terre placé sur un feu doux; les fumées qu'il exhale aveuglent à mesure que fond le soufre. De petits paquets de bois finis sont prêts à y tremper, trois ou quatre à la fois. Quand les deux sons de soufre sont épuisés, que le capital est employé, le travail du soir est fini. En été, la fabrication s'arrête ou se fait d'après des principes frauduleux. Comme on n'a pas besoin de feu à cette époque, on fait des allumettes trompeuses : des morceaux de bois mouillé qu'on trempe dans du soufre en poudre. Elles ne brûlent pas; mais elles se vendront aux servantes qui n'y regardent pas de trop près.

Il y a environ vingt ans, la chimie découvrit que la balle à amadou pouvait être laissée de côté; mais, lorsqu'elle se mit à l'œuvre, la chimie eut surtout en vue les besoins et les moyens de la classe opulente. Il en fut de même des premiers livres qu'on imprima : on leur donna une grande ressemblance avec les manuscrits, et on ne compta que sur les riches pour acheter ces habiles imitations. Le premier successeur du briquet fut une boîte compliquée et prétentieuse qui se vendait une guinée. Au bout d'un an, il y eut des étuis assez portatifs, renfermant un lacon et des allumettes, et que les jeunes ménages enthousiasmés regardaient comme pour rien à cinq shillings. Bientôt le prix en descendit à un shilling. La révolution du feu avancait à pas lents. L'ancienne dynastie de la balle à amadou maintint quelque temps sa suprématie dans les cuisines et dans les greniers, dans les fermes et dans les chaumières. Enfin quelque audacieux aventurier vit que cette nouvelle découverte chimique pouvait s'exploiter en grand; que des allumettes capables de produire par elles-mêmes du feu, sans briquet ni amadou, pouvaient se fabriquer dans des manufactures, et à si bas prix, que les plus pauvres pourraient jouir de cette amélioration indispensable. Quand la chimie se fut dit que le phosphore, ayant de l'affinité avec l'oxygène à la plus basse température, s'enflammait au moindre frottement, et qu'enflammé, il enflammait le soufre, qui avait besoin pour prendre feu d'une température beaucoup plus élevée, faisant faire ainsi au phosphore l'œuvre de l'amadou avec bien plus de certitude; ou quand la chimie eut reconnu que le chlorate de potasse, avec un léger frottement, faisait explosion de manière à produire la combustion, et pouvait être employé à coup sûr dans la même combinaison; — il fut rendu à la société un service dont on ne peut guère mesurer l'étendue, lorsqu'on n'a pas eu l'expérience des misères et des privations auxquelles on était condamné lorsqu'on n'avait que la balle à amadou. L'allumette chimique est un triomphe réel de la science et un pas de plus dans la civilisation.

Examinons-en maintenant de près la fabrication. Les matières combustibles qu'elle emploie la rendent peu salubre. Elle ne saurait sans inconvenient avoir lieu au centre des villes. Il nous faut donc aller dans les faubourgs de Londres pour trouver un établissement de ce genre. Il existe, dans le voisinage de Bethnal-Green, un grand espace ouvert qu'on appelle Wisker's Gardens. C'est comme une immense cour divisée en petits jardins; chaque jardin a en son petit des *collages* — en bois pour la plupart; — c'étaient des pavillons d'été, on en a fait des logements. L'endroit rappelle un de ces nombreux passages du vieux théâtre où l'on représente les bourgeois de la cité prenant du lait caillé et faisant de belles phrases les jours de fête, l'été, dans leurs jardins de Finsbury ou de Hoxden. Dans un de ces pavillons, non loin de la route, est la petite fabrique de Henry Lester, inventeur breveté de la *domestic safety match-box*, comme le proclame son enseigne. Il est tout disposé à entrer dans des explications qui, à plusieurs égards, sont curieuses et intéressantes.

Adam Smith nous a instruits que la fabrication d'une épingle se divise en dix-huit opérations distinctes; et, en outre, que dix personnes peuvent faire plus de quarante-huit mille épingles par jour, à l'aide de la division du travail; tandis que si elles travaillaient toutes séparément et indépendamment les unes des autres, et sans avoir été habituées à ce genre de besogne, elles n'en pourraient pas faire vingt chacune. L'allumette chimique est un exemple semblable des avantages qu'offre la division du travail et de l'habileté que donne une longue pratique. Dans une fabrique séparée, où il y a une machine à vapeur, ce n'est pas le rebut du charpenier, c'est le meilleur sapeur de Norvège qui est tenu par la machine et fourni au fabricant d'allumettes. Ces petits morceaux de bois carrés et longs de cinq pouces, si précis de proportions, sont réunis en paquets de dix-huit cents chacun. Tous les jours ils sont portés sur un double an *dipping-house*, comme on l'appelle, le moyen des allumettes qui se fabriquent chaque jour exigent deux cents de ces paquets. Jusqu'à plusieurs mains ont été employées à la préparation de l'allumette conjointement avec la machine qui coupe le bois. Suivons un de ces paquets dans les opérations auxquelles on va le soumettre. Sans rien séparer, chaque bout du paquet est d'abord trempé dans le soufre. Lorsqu'il est sec, les morceaux de bois, que le soufre colle ensemble, doivent être divisés au moyen de ce qu'on appelle *dusting*. Un petit garçon, assis par terre, un paquet devant lui, frappe les allumettes avec une sorte de maillet, sur les bouts soufrés, jusqu'à ce qu'elles se détachent tout à fait. Pour les meilleures, l'opération du soufre et du maillet se répète. Il faut ensuite les plonger dans une préparation de phosphore ou de chlorate de potasse, selon la nature de l'allumette. Le phosphore produit le feu pâle et sans bruit, le chlorate de potasse la vive et pétillante illumination. Après cette application de la substance la plus inflammable, les allumettes sont séparées et séchées dans des râteliers. Lorsqu'elles sont bien sèches, on en reforme des paquets de la même quantité, et on les porte aux petits garçons, qui les coupent. Car le lecteur n'a fait attention que les paquets ont été trempés à chaque bout. Il y a peu de choses plus remarquables dans les manufactures que la ra-

pidité extraordinaire avec laquelle se fait cette opération et celle qui s'y rattache. L'enfant est debout devant un bûche, le paquet dans sa main droite, dans la gauche une pile de boîtes vides à moitié ouvertes, qui ont été fabriquées dans une autre partie de l'établissement. Ces boîtes sont faites du bois le plus mince; elles sont merveilleuses de netteté et de bon marché : elles se composent d'une boîte intérieure sans dessus, ou sont les allumettes, et d'un étui extérieur ouvert à chaque bout, dans lequel glisse la première boîte. Un seul enfant a donc à couper les allumettes et à remplir les boîtes vides. Il ouvre un paquet, il en saisit une portion, qu'une longue habitude lui indique, la met promptement dans une espèce de cadre, frappe les bouts pour les égaliser, les lie avec une courroie qui li serre avec son pied, et les coupe en deux avec un couteau sur charnière, qu'il rabat à l'aide d'un fort levier; les moitiés s'ent de pas-ant chaque extrémité du cadre; il saisit la portion de gauche et la fourre dans une boîte à moitié ouverte, qu'il ferme aussitôt, et répète le même manœuvre pour les allumettes de droite. Cette série de mouvements s'exécute avec une rapidité presque sans exemple; car de cette manière, deux cent mille allumettes sont coupées et deux mille boîtes sont remplies en un jour par un seul enfant, à raison de trois sous la grosse de boîtes. Chaque douzaine de boîtes est alors enveloppée de papier et prête pour le détail. Le nombre des boîtes remplies chaque jour à cette fabrique est de cinquante à soixante grosses.

Le prix en gros, par douzaine de boîtes, est de huit sous pour la première qualité et de six sous pour la seconde.

Il y a environ dix fabriques d'allumettes chimiques à Londres; il y en a d'autres dans de grandes villes de province. Les fabricants de Londres fournissent à la consommation de la métropole et de son voisinage immédiat, et c'est à qui se borne principalement le commerce en gros; car les vôturiers des chemins de fer refusent de recevoir cet article, qui est considéré comme dangereux en transit. Mais il n'en faut pas conclure que la population de la métropole consomme toutes les allumettes qui s'y font. En évaluant la population à plus de deux millions et les maisons habitées à environ trois cent mille, tâchons de nous rendre compte de la répartition de ces petits objets d'utilité domestique.

La manufacture de Wisker's Gardens expédie chaque jour cinquante grosses ou sept mille deux cents boîtes, faites de deux cents paquets, et qui contiennent sept cent vingt mille allumettes. En supposant trois cents journées de travail dans l'année, on aura pour une seule fabrique deux cent seize millions d'allumettes par an ou dix millions cent soixante mille boîtes, ce qui fait une boîte de cent allumettes pour chaque individu de la population de Londres. Mais il y a dix autres manufactures qui sont estimées produire quatre à cinq fois autant. Londres, assurément, ne saurait absorber dix millions de boîtes d'allumettes chimiques par an, ce qui ferait trente-trois boîtes par maison habitée. Peut-être lui en faut-il un tiers pour sa consommation; et dans cette limite posées, la dépense annuelle au détail de chaque maison serait de dix-huit sous, en prenant une moyenne entre les boîtes de deux sous et celles d'un sou. Le fabricant vend cet article, livré avec le soin que nous avons dit, à raison d'un *farthing* et une fraction (à peu près trois centimes) la boîte.

Et ainsi pour une dépense au détail de six liards par mois, chaque maison de Londres, depuis la première jusqu'à la dernière, peut s'assurer l'inestimable avantage de se procurer du feu en toute saison et à toute heure. Londres achète cet avantage dix mille livres 250,000 fr., par an.

Cet excès du bon marché provient de l'extension des demandes qui a permis de fabriquer en grand, et force à la division du travail et à l'économie la plus stricte des matières premières. La découverte scientifique a été le fondement du bon marché. Mais à ce principe général du bon marché se rattachent un ou deux autres points remarquables qui méritent l'attention.

Dans cette fabrication, la demande est plus grande en été qu'en hiver. L'ancien faiseur d'allumettes, nous l'avons dit, était déçu par l'été, sans feu pour chauffer son soufre, ou occupé dans les champs à un travail plus lucratif. Une brave femme qui tenait une boutique d'épicerie dans un village nous informe qu'en été elle ne trouvait pas à acheter d'allumettes pour le détail, et qu'elle était obligée d'en faire pour ses pratiques. L'accroissement de la demande des allumettes chimiques en été prouve que la grande consommation se fait dans les masses, dans la population ouvrière, parmi la grande majorité sur qui pesent davantage les droits de douane et d'accise. Dans les maisons du riche, il y a tous les jours du feu; dans les maisons du pauvre, le feu en été est une dépense inutile. C'est alors que l'allumette chimique y supplée. Elle allume la chandelle pour regarder dans une armoire sombre; elle allume le feu, l'après-midi, pour chauffer la bouillotte. Il n'est plus nécessaire de courir chez le voisin pour avoir de la lumière, ou, comme ressource désespérée, de se mettre à battre le briquet. Les allumettes chimiques ratent quelquefois, mais elles coûtent peu, aussi sont-elles employées sans ménagement, même par les plus pauvres.

Et ceci implique un autre grand principe. La demande de l'allumette chimique ne cesse jamais, car c'est un article périssable. Chaque allumette brûlée doit être remplacée par une autre. Cette continuité de la demande fait en continuité de la production. La nature particulière de cette marchandise empêche l'accumulation; son caractère combustible — puisqu'il ne faut qu'un simple frottement pour l'enflammer — ne permet pas d'en conserver, sans danger, une grande quantité dans le même endroit. Personne n'en fait donc de provision; tout est destiné à une vente immédiate. Par conséquent le prix moyen doit toujours donner un bénéfice, sans que la production cesse complètement. Mais ces qualités essentielles limitent ce bénéfice. Les fabricants ne peuvent s'enrichir sans procédé secret ou sans monopole.

La lutte consiste à obtenir le plus grand bénéfice à force d'économie dans la main d'œuvre. Le degré d'habileté exigé des ouvriers et la facilité acquise par l'habitude, qui fait que les doigts agissent avec la précision des machines, limitent le nombre des ouvriers, et empêchent leur appauvrissement. Toutes les conditions de ce bon marché sont un résultat naturel et avantageux des lois qui régissent la production.

Household Words (Revue populaire publiée par CHARLES DICKENS).

Chronique musicale.

E pur si muove : ceci soit dit à propos et à la louange de notre Conservatoire de musique. Après avoir assidûment suivi, comme nous venons de le faire, les concours publics qui ont eu lieu la semaine dernière, suivant la coutume, à la salle de la rue Bergère, il est de notre devoir d'attester que notre Ecole nationale de musique ne reste pas inactive, ainsi que beaucoup de gens voudraient le faire croire.

Voici d'abord les noms des élèves qui ont remporté des prix aux concours à huis clos. Les classes d'harmonie simple de MM. Elwart et Colet ont concouru ensemble. MM. Nibelle, élève de M. Colet, et Venaux, élève de M. Elwart, ont partagé le premier prix ; M. Verriest, élève de M. Elwart, a obtenu le second ; l'accessit a été partagé entre MM. Taite et Henri Wieniawski, tous deux élèves de M. Colet.

Les concours d'harmonie et d'accompagnement pratique a donné le résultat suivant. Pour les classes d'hommes, le premier prix a été décerné à M. Lecq, le second a été partagé entre MM. Joseph Wieniawski et Bosrade ; M. Emile Durand a eu l'accessit. Ces quatre lauréats sont tous élèves de M. Bazin. Pour les classes de femmes, le premier prix a été décerné à mademoiselle Hersant ; le second a été partagé entre mesdemoiselles Emilie Leroy et Salomon ; toutes trois sont élèves de M. Biéniacé. Mademoiselle Zolobodjan, élève de madame Dufrene, a obtenu l'accessit.

Il n'y a pas eu de premier prix au concours d'orgue. M. Franck a obtenu un second prix, et mademoiselle Morel l'accessit ; tous deux sont élèves de M. Lecq. Dans les concours de contre-point et fûte, MM. Laflite, élève de M. Carafa, et Franck, élève de M. Ad. Adam, ont partagé le premier prix ; MM. Vital, élève de M. Halévy, et Laboureau, élève de M. Carafa, le second prix ; M. Erlanger, élève de M. Halévy, a obtenu l'accessit.

Au concours de contre-basse, M. Bourdeau a obtenu le premier prix ; le second a été partagé entre MM. Paulin et Pasquet ; tous trois sont élèves de M. Chail.

Nous laissons de côté le concours de solfège, dans lequel le jury a entendu quatre-vingt-cinq concurrents, hommes et femmes, et qui s'est terminé par quarante et quelques nominations, tant premiers que seconds prix et accessit. Nous arrivons aux concours publics ; c'est le piano qui a commencé. Douze concurrents fournis par les classes d'hommes, vingt et une concurrentes fournies par les classes de femmes, se sont présentés dans la lice. La séance a été aussi brillante que longue. Les hommes avaient à exécuter l'allégo finale d'une sonate de Thalberg ; les femmes, des fragments d'un concerto de Mendelssohn. Parmi les premiers, ce sont d'abord M. Savy, élève de M. Laurent ; M. Daliot, élève de M. Marmontel, a obtenu l'accessit. Parmi les élèves femmes, le premier prix a été partagé entre mesdemoiselles Vidal, élève de M. Lecoupey, qui tient par interim la classe de M. Herz ; Hermance Levy, élève de madame Farnec, et Roux, élève de madame Coche. Le second prix a été partagé entre mesdemoiselles Charron et Boullé, élèves de M. Lecoupey, et Caroline Lévy, élève de madame Farnec. L'accessit a été partagé entre mesdemoiselles Sarrailh et Wateau, élèves de M. Lecoupey ; Coche et Picard, élèves de madame Coche, et Deloigne, élève de madame Farnec.

La seconde séance publique a été consacrée aux concours de violoncelle et de violon. Dans l'un, M. Gueroult, élève de M. Franchomme, a obtenu le premier prix ; MM. Jacquart, élève du même professeur, et Dufour, élève de M. Vasin, ont partagé le second. L'accessit a été partagé entre mademoiselle Jaurès, jeune et belle personne, élève de M. Vasin, et M. Thomas, élève de M. Franchomme. Le morceau exécuté par les concurrents était un concerto de Kolja.

Dix-neuf concurrents se sont vaillamment disputés le prix de violon. Le premier prix a été partagé entre MM. Gout, élève de M. Girard ; Labatut, élève de M. Massart, et Julien, élève de M. Alard. Ce dernier lauréat, qui promet un artiste éminent et qui inspire à ceux qui le connaissent le plus vif intérêt, est âgé de dix ans et trois mois. Le second prix a été partagé entre MM. Ducor, élève de M. Massart ; Guifin et Lampion, élèves de M. Alard. MM. Aubert, élève de M. Guifin, et Deloigne, élève de M. Girard, ont partagé l'accessit. Le morceau d'épave était un concerto de Vivaldi.

Les concours de chant étaient si nombreux cette année, qu'il a occupé deux journées, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes. Disons d'abord que la première a commencé par le concours de harpe, dans lequel n'ont paru que deux concurrents, tous deux élèves de M. Prunier. Le jury a décerné un second prix à M. Carillon. Le concours de chant, qui est venu ensuite, nous a fait entendre dix-neuf élèves. MM. Chapuis, élève de M. Bordogni, et Merly, élève de M. Réval, ont obtenu le premier prix ; le second a été partagé entre MM. Armandi, élève de M. Panseron, Grillon et Bassino jeune, élèves de M. Garcia, qui suppléa d'un long temps M. Harbot. L'accessit a été partagé entre MM. Shannon, élève de M. Ponceiard ; Jollivet, élève de M. Duprez, et Bourgeois, élève de M. Panseron.

Trois-trois femmes avaient été admises à concourir. Le premier prix a été partagé entre madame Barbot-Douvy, élève de M. Garcia, et mademoiselle Tillemont, élève de madame Damoreau. Le second a été partagé entre mesdemoiselles Morache, élève de madame Damoreau, et Chambard, élève de M. Ponceiard. L'accessit a été partagé entre mesdemoiselles Collot et Harbot, élèves de M. Réval, Loucheur, élève de madame Damoreau, Diétiens, élève de M. Duprez, et Vallet, élève de M. Panseron. Ce concours est un des plus brillants auxquels nous ayons assisté depuis bien longtemps.

Le lendemain de celui-ci a eu lieu le concours des instru-

ments à vent. En voici le résultat, suivant l'ordre de la séance : Trombone. Pas de premier prix ; le second prix partagé entre MM. Cerclier et Burliers ; accessit partagé entre MM. Dubois, Sel et Jacquemin, tous élèves de M. Diéjeu. — Hautbois. Premier prix, décerné à M. Renaud, élève de M. Vogt ; pas de second prix ni d'accessit. — Cor ordinaire. Premier prix, M. Bonnefoy ; second prix, M. Degagne ; accessit, M. Dayot, tous élèves de M. Galay. — Trompette. Pas de premier prix ; second prix, M. Lallemand ; accessit, M. Beauvais, tous deux élèves de M. Dauvenet. — Flûte. Pas de premier prix ; second prix, M. Heimbach ; accessit, M. Alivès, tous deux élèves de M. Tulon. — Basson. Pas de premier prix ; second prix, M. Villafret, élève de M. Willent. Cor à pistons. Pas de premier prix ; second prix, M. Juvig ; accessit, M. Mauguin, tous deux élèves de M. Méfard. — Clarinette. Premier prix partagé entre MM. Ibert et Minart ; accessit, M. Limberger ; tous trois élèves de M. Klösch.

La journée consacrée au concours d'opéra-romatique a été l'une des plus laborieusement employées. On y a successivement entendu dix-neuf scènes. Le premier prix a été partagé entre MM. Sujot et Riquier : l'un a dit une scène du rôle de Shakspeare du *Songe d'une nuit d'été*, l'autre une scène du rôle du comte Rodolphe du *Petit Chaperon rouge*. Le second prix a été partagé entre MM. Merly, qui a concouru dans une scène du *Maître à l'école*, Bussine jeune, dans une scène de *Intimes reversés*, et mademoiselle Desroches, dans une scène du *Cristal*. L'accessit a été partagé entre mesdemoiselles Larca, Crain, Vallot et Riquier. Ces élèves appartiennent presque tous à la classe de M. Moreau-Sainti ; un ou deux sont de la classe de M. Morin.

Les concours de grand-opéra se composent de douze scènes. Le premier prix a été partagé entre mademoiselle Lemaire, qui a concouru dans le troisième acte d'*Otello*, et M. Ribes, qui a dit une scène du quatrième acte de *Charles VI*. Tous deux sont élèves de M. Levasseur. Le second prix a été partagé entre M. Chapuis, qui a concouru aussi dans le troisième acte d'*Otello*, mademoiselle Weltermer, qui a dit une scène du rôle d'*Otello*, du second acte de *Charles VI*, M. Trévisy, qui a concouru dans une scène du rôle de Marcel du troisième acte des *Huguenots*, et Sujot, dans une scène du rôle d'Edgard du premier acte de *Lucie de Lammermoor*. Ces trois derniers élèves sont de la classe de M. Michelot. M. Chapuis est élève de M. Levasseur ; M. Armandi, élève de M. Levasseur ; et mademoiselle Chambard, élève de M. Michelot, ont partagé l'accessit.

Pour tout dire, enfin, la dernière journée a été occupée par les concours de tragédie et de comédie. Le premier n'a pas eu de premier prix ; le second a été partagé entre mademoiselle Prigat et M. Arnaud ; l'accessit entre mademoiselle Jouassa et M. Lévy.

Dans la comédie, mademoiselle Madeleine Brohan, seconde fille de l'actrice célèbre de ce nom, a obtenu le premier prix, seule et à l'unanimité. Le second prix a été partagé entre mesdemoiselles Jouassin et Thérie ; l'accessit entre MM. Metreane et Montalan.

G. B.

Un Chasseur prodigieux.

Une exposition d'un genre attrayant et nouveau attire dans ce moment l'attention du public et surtout des sportsmen de Londres. M. Rouleyn-Gordon Cumming, jeune et riche gentilhomme montagnard du nord de l'Ecosse, et le plus intrépide chasseur qu'aient jamais produit les Highlands, vient de meubler la galerie de l'ancienne exposition chinoise des trophées de son adresse. Ce musée d'un nouveau genre est le produit de cinq années de chasse dans l'intérieur du sud de l'Afrique, à plusieurs centaines de milles au delà du point le plus éloigné auquel soit jamais parvenu l'homme blanc. Il nous suffira de dire que M. Cumming a tué dix-huit lions, vingt-huit rhinocéros noirs, trois éléphants blancs, soixante-seize hippopotames, six éléphants, pour donner au lecteur une idée de son courage et de ses succès. On n'avait jamais vu jusqu'à ce jour une aussi belle collection de peaux de lion ; certes, c'étaient de dignes manteaux pour le roi des animaux. Cette collection renferme pour plus de 25,000 francs d'ivoire, et l'on y remarque surtout une paire de défenses d'éléphant longues de neuf pieds, les plus grandes connues jusqu'à présent. L'ensemble rappelle à la fois un vestibule baronial et un magasin de fourrures. Quant aux bois de cerf de la plus grande proportion et de la plus grande beauté, ils attirent les regards à chaque pas ; un pied d'éléphant posé sous une espèce de dais donne aussi une noble idée de l'énorme grosseur des animaux que le chasseur a eu la chance de rencontrer. En vérité, M. Cumming réalise le héros de Charles V : il ne connaît pas le danger. Mais pour faire mieux apprécier cette variété de héros, nous empruntons à un ouvrage récent publié par le colonel E. Napier (*Excursions in southern Africa, including a History of the Cape colony, an account of the native Tribes, etc.*) quelques détails que nous trouvons sur ce nouveau Nemrod :

« Mes informations m'apprent, dit le colonel Napier, que M. Cumming était le fils d'un riche baronnet écossais ; mais presque dès son enfance, son goût pour la vie sauvage et ses inclinations vagabondes furent l'occasion de démêlés avec la justice, de sorte qu'il fut obligé de s'embarquer pour éviter les conséquences. Il alla aux Indes et y resta quelque temps, jusqu'à ce qu'un oncle de sa famille qui ayant procuré une commission de cadet dans un régiment de carabines se rendit à cheval du Cap, il retourna en Angleterre pour de la rejoindre son régiment. Il parait néanmoins que les entraves de la discipline militaire s'accordaient peu avec les idées du jeune chasseur ; car peu de jours après qu'il eut rejoint son corps, un congé, qu'il demandait pour aller à la chasse, lui ayant été refusé, il décampa sans tambour ni trompette, et à son retour, plus d'une année après, l'apprit, comme du reste il devait s'y attendre, qu'on l'avait ravé des contrôles et qu'il ne faisait plus partie du cadre des officiers. Mais le genre de vie qu'il avait choisi semblait convenir beaucoup mieux à ses goûts que la parade et l'école du peloton ; et pendant plusieurs années il ne vécut, dit-on, que de sa carabine. Absent dix et douze mois consécutivement, quand il revenait en ville, c'était avec des sacs chargés d'ivoire, de peaux de bêtes et de plumes d'autruche, dont le prix de vente s'élevait jusqu'à 25 et

30,000 francs. L'on prétendait que dans ses expéditions il adoptait non-seulement les coutumes, mais encore le costume des naturels du pays, courant ainsi çà et là en vêtements sauvages dans le simple appareil d'un *Koofir*, sans s'embarasser du *Kross* (que nous sommes tenté de traduire par *feuille de cigare*). L'on ajoutait que, revenu en ville, il se complaisait dans le costume de la plus excentrique étrangereté ; tantôt vêtu comme du temps du moyen âge, tantôt comme du temps de Charles I^{er}. Enfin depuis mon arrivée dans la ville de Graham, j'avais en les oreilles assourdies de M. Cumming, et tout naturellement j'avais grand désir de le rencontrer.

« Un jour que j'étais assis de respirer sous l'ombrage de quelques chênes qui bordent chaque côté de la principale ou de la seule rue de Graham, j'aperçus un jeune homme aux formes sveltes et dont le costume extraordinaire attira mon attention : une paire de sandales grossières, une chemise et un pantalon blancs, ni gilet, ni veste, une large ceinture de cuir et sur la tête un grand chapeau à larges rebords, orné de quelques queues de chacal et surmonté d'une touffe des plus belles plumes d'autruche... ce costume me fit dire : Voici l'homme que je cherche.

« Je traversai donc la rue et lui demandai sur-le-champ s'il n'était pas M. Cumming. Sur sa réponse affirmative, je lui dis mon nom et me présentai dans toutes les formes en excusant mon indiscrette curiosité sur la renommée et le désir que j'avais de connaître un compatriote aussi distingué. « J'ai apporté d'Angleterre, lui dis-je, une carabine de plus gros calibre, instrument dont je suis tout à fait indigne et que je serai heureux de voir de vos mains de meilleures mains. » Le le pria donc de l'accepter, ne fût-ce qu'en réparation de mon abrupte intrusion.

« Cet égorgeur de lions, que je m'étais fait à moi-même hant de six pieds, avec une chevelure noire et touffue, un teint bruni, une voix de tonnerre, un augmentatif enfin des brigands de Salvator Rosa, un vrai *Jorok*, si vous voulez, il était là devant moi, mais tout autre, je le dois dire : grand mais élancé, et ne paraissant pas avoir plus de vingt-cinq ou vingt-six ans ; ses membres étaient délicatement moulés ; les lignes harmonieuses de son visage étaient gracieusement encadrées par les boucles flottantes de sa chevelure blonde ; ses yeux étaient vifs tres-clair, et sa voix, quand il me parla, me parut, par son timbre argentin et légèrement aigu, appartenir plutôt à une jeune fille qu'à un *Robin des Bois africain* ; tout dans son ensemble eût rappelé plutôt Adonis qu'Hercule.

« Après m'avoir simplement remercié de sa douce voix des compliments immérités, disait-il, que je lui avais faits sur son courage, il ajouta naïvement : « Vous avez sans doute » ouï dire que j'étais devenu un bien grand *chénopain* ; mais » que voulez-vous, tant que ça ne fait de mal à personne, » je me crois le droit de choisir le genre de vie qui me convient ; cette existence aventureuse et vagabonde me permet, et en suivant mes goûts, de vivre en gentleman » je ne suis à charge à personne. Mes wagons sont à cette » heure chargés de pelleteries de toute espèce, de plumes » d'autruche, d'ivoire, etc. J'en ai là pour plus de 25,000 fr. » Eh bien, c'est le résultat d'une année de plaisir ! Cet ar- » gent va me permettre de remplacer bon nombre de bœufs » et de chevaux morts à la peine ; c'est tout un nouvel équi- » pement que je vais faire pour une nouvelle campagne de dan- » gers et de profits, c'est-à-dire de plaisirs. Mais, ajouta-t-il, » si vous voulez venir hors la ville, où sont mes wagons, je » me ferai un plaisir de vous montrer les richesses qu'ils contiennent et de vous donner tous les renseignements que » vous pouvez désirer. Un nom y allâmes. Chemin faisant, je lui dis que j'avais entendu tant d'histoires merveilleuses sur son compte, qu'à moi-même qu'il ne me les confirmât, j'aurais grande peine à les croire. « Par exemple, pas plus tard que » hier soir, à Fort England, dans une réunion de quelques » amis, j'ai entendu affirmer que vous aviez récemment » non-seulement affronté un lion à sa barbe, dans son antre, » mais que vous l'aviez tué, et que le matin on vous avait » trouvé endormi, la tête appuyée sur son cadavre en guise » d'oreiller. — Ces sortes d'aventures sont toujours exagé- » rées, répondit-il, mon seul mérite est d'avoir un bon coup » d'aïl et pas mal de sang-froid ; mais quant à avoir passé » la nuit dans un antre de lion, je ne saisis pas avoir jamais » été *Daniel* à ce point, quoique bien souvent il m'ait fallu » dormir dans des endroits où ces messieurs rident autour » de moi et où leurs rugissements me réveillèrent. — Oh ! » racontez-moi comment vous vous êtes trouvés dans » de telles positions, dis-je. — Rien n'est plus simple » répondit-il à l'expérience, j'ai prouvé que le meilleur et le » plus sûr moyen de tuer les lions était de creuser un trou » assez profond pour y cacher un homme ; aussi lorsque, » par bonheur, j'avais abattu un bœuf ou un rhinocéros » près d'une source ou d'un étang, je creusais bien vite un » trou auprès de sa crèche, et le soir, à la nuit tombante, » je venais m'y tapir, attendant qu'ils se fussent largement » désaltérés et repus ; alors de ma cabette j'en avais meil- » leur marché. C'est dans cette position que j'ai souvent » été réveillé par les discussions bruyantes de ces mes- » sieurs, car la fatigue de la journée m'empêchait de veiller » comme je l'aurais désiré. Une fois entre autres, après un » somme dans mon trou, je me trouvais environné par cinq » lions dont l'un s'avisa de jeter les yeux sur moi, mais un » décharge à bout portant lui fit payer de sa vie son imper- » tinente curiosité ; et voilà ce qui sans doute aura servi de » texte à l'histoire de men sommeil dans l'antre des lions. »

« M. Cumming, ajoute le colonel Napier, tient un journal régulier de ses faits et gestes, de sorte que nous pouvons espérer que l'exposition de Londres ne sera pas le seul résultat de cette existence extraordinaire, mais que nous aurons bientôt un livre intéressant à lire. Certes, personne mieux que M. Cumming ne peut nous décrire ces pays innommés et dépendants des populations sauvages ; il sera peut-être un nouveau *Hungo Park*.

Guide pittoresque et descriptif d'Uriage et de ses environs.

PAR A. MICHEL LADICHERE.

1859. — Paris, chez Gihault. — Grenoble, chez Vellot.

Après avoir inauguré les bains d'Uriage par une œuvre d'art, le *Géant des Alpes*, dont la représentation (page 355 de son 44^e volume) a fourni à l'illustration l'occasion de signaler les qualités hygiéniques et médicales qui distinguent ces eaux thermales, les directeurs de ce bel établissement viennent de publier, à l'usage des nombreux baigneurs qui continuent d'y aller de tous les points de la France, un Guide pittoresque et descriptif destiné à débarrasser de la préssence ennuyeuse du cicérone de profession ceux des malades auxquels leur santé permet de parcourir les environs des sources et cette partie du Dauphiné qui, sous le rapport de la beauté des aspects, n'est pas inférieure à la Suisse ou à la Savoie, et a de plus le grand mérite d'avoir été moins visitée.

Les Alpes dauphinoises offrent en effet au voyageur toutes les magnificences d'ensemble et toutes les merveilles de détail que l'on va chercher au delà des frontières. Les Alpes étrangères n'enferment nulle part une vallée comparable à celle de Grasisvaudan, que les indigènes du département de l'Isère, dans leur patriotique admiration, appellent tout simplement *La Vallée*, comme si elle seule était digne de ce nom. Sa réputation, au surplus, date de loin. Le bon roi Louis XII, en la traversant, pour aller revendiquer l'héritage de son aïeule Valentine, le duc de Milan, la proclamait « le plus beau jardin du tant beau pays de France. »

A ces beautés naturelles, chères aux artistes, viennent se joindre des trésors précieux pour les savants : la flore et la faune dauphinoises sont peut-être les plus riches de l'Europe ; la formation géologique des montagnes est un sujet inépuisable d'observations et d'études, et le canton de l'Oisans fournit à lui seul l'écrin minéralogique le plus varié qu'on puisse rencontrer en aucun autre lieu du monde. Quant à celui qui recherche sur la sol ou il marche les traces du passé, le Dauphiné peut lui offrir une ample moisson de souvenirs historiques et biographiques, à partir de l'antiquité jusqu'à l'époque contemporaine. Puis, en dehors des récits sérieux de l'his-

toire, il y a encore les traditions populaires, les fabuleuses légendes auxquelles la génération actuelle ne croit plus, mais qu'elle raconte encore.

Le *Guide pittoresque d'Uriage*, son titre l'indique suffisamment, n'a point la prétention d'offrir, à ces divers points de vue, une histoire complète du Dauphiné ; M. Ladichere s'y est borné à conduire les promeneurs à travers les bois et les prairies, sur la pente des montagnes, cueillant ici pour

qu'elle touchait aux quatre seigneuries d'Uriage, Gières, Surveys et Vaulnavays, l'œil embrasse la vallée de Graisivaudan, à partir des montagnes de la Savoie, qui, des hauteurs du mont Blanc s'abaissent jusqu'aux rives de l'Isère, dont le cours capricieux semble parfois remonter vers les lieux d'où elle est venue, et qui se trouve dominée par la chaîne calcaire de la Grande-Chartreuse et la dent de Crolle et de Chaumechaude.

» Les ruines du château du roi qui dominent la petite ville de Vizille sont célèbres dans les annales dauphinoises.

» La terre de Vizille dépendait anciennement du domaine delphinal, et le nom que portent les restes du vieux château n'est que le souvenir traditionnel de la prospérité des dauphins. Le dauphin Guignes V mourut en 1162.

Ce livre, écrit, comme on le voit par les citations qui précèdent, avec une agréable simplicité, et tiré avec le soin qui distingue toutes les productions des presses typographiques de l'on freres, sera, nous n'en doutons pas, pour tous les baigneurs qui auront été chercher la santé aux bains d'Uriage, un souvenir qu'ils aimeront à retrouver quand ils auront quitté cette nature puissante où la grâce s'allie presque toujours à la grandeur.



Guide d'Uriage. — Vue de Grenoble prise de la montagne des Quatre-Seigneurs.



Guide d'Uriage — Ruines du château du roi à Vizille.

Pour 5 francs de plaisir, — Caricatures par Fouquier.



Combien les billets de 5 francs? — 25 francs... — Après cinq heures de queue!



V'la un autre plaisir! j'ai to s'sé nos billets à la maison.



Une famille de quatre personnes partant ensemble dans quatre wagons.



Enfin le plaisir commence: je vois la mer, ça me rappelle la mare d'Autcuil.



O ma rue Charlot! Nous ne le reverrons plus! Mourir si loin!



V'FOUQUIER... DEL

Dernière nuit. — Le train ramène 2,000 voyageurs aussi gais que ceux-ci. Que de plaisirs pour cinq francs!

Encore le bon vieux temps.

Il y a cinq mois environ, un de nos collaborateurs, chargé de rendre compte dans ce recueil du journal de Barbier, prouva par des citations empruntées à ce curieux ouvrage que le bon vieux temps n'avait pas toujours été digne de cette étiquette dont le gratifiant trop souvent les laudateurs et les laudatrices temporis acti. Il faut que ces messieurs et ces dames en prennent leur part; leur désespoir n'inspire aucun intérêt, car il est injustifiable. Depuis que le monde est monde, comme disent les bonnes vieilles femmes, l'humanité a constamment travaillé avec succès à l'amélioration de son état physique, intellectuel et moral; elle marche toujours, et elle ne s'arrêtera jamais dans cette voie que Dieu lui a tracée et qui la mènera un jour au but de sa destination. Il est vrai qu'avant d'arriver à ce but elle a encore beaucoup de chemin à faire; en d'autres termes, pour atteindre à la perfection vers laquelle elle aspire, elle devra singulièrement s'amender; car ses progrès sont lents s'ils sont continus. Plus d'un siècle est nécessaire à la vérité la moins contestable et la plus utile pour triompher de l'erreur la plus nuisible et la moins-péneuse. Sans aucun doute, nous sommes moins méchants, moins opprimés, moins ignorants, moins pauvres que nos pères, mais quo de mauvaises passions il nous reste à défaire, de vices à combattre, de préjugés à vaincre, de chaînes à rompre, de découvertes à faire, de ténèbres à éclairer, de misères à soulager! Evidemment nos fils seront plus vertueux, plus libres, plus instruits et plus heureux que nous. On comprend à la rigueur que l'on recroût d'être né de 1800 à 1830 plutôt que de 2200 à 2300, mais qu'on se désole de n'avoir pas vécu, au moyen âge ou dans les derniers siècles, pendant le bon vieux temps, cette faiblesse est plus difficile à concevoir et à pardonner.

Le bon vieux temps! O vous tous, jeunes ou vieux, hommes ou femmes, qui le vantez tant, si vous désirez conserver jusqu'à votre dernier jour votre passion pour lui, réelle ou feinte, ne lisez pas, croyez-moi, l'ouvrage que vient de publier l'auteur des *Classes dangereuses* sous ce titre: *Histoire de l'administration de la police de Paris depuis Philippe Auguste jusqu'aux États généraux de 1789 ou Tableau moral et politique de la ville de Paris durant cette période considérée dans ses rapports avec l'action de la police* (1). Quelques chapitres de ce livre instructif vous auraient bientôt fait changer d'opinion sur son compte. Vous cesseriez de le louer et de le chérir, quand vous auriez appris à quel vie de souffrances, de terreurs, de privations de tout genre il vous eût condamnés. Vous l'ignoriez sans doute, votre bon vieux temps adoré ne vous eût pas même permis de prendre du tabac.

« Il fut un temps, dit M. Frégier, où les escrocs durent à l'usage du tabac, qui, dans certaines classes, avait tout le charme de la nouveauté, de fréquentes occasions d'exercer au jeu leur funeste habileté. Comme la vente du tabac n'était permise qu'aux épiciers et aux apothicaires, et que même, pour en accéder le débit, l'administration finit par défendre l'en acheter à quiconque ne serait pas porteur d'une ordonnance de médecin, on juge combien certains amateurs du tabac peu réfléchis devaient être sensibles à des invitations qui leur faisaient leur procurer un passe-temps d'autant plus agréable qu'il était défendu. Les prisieurs étaient quelquefois défaits et peu disposés à risquer leur argent au jeu, on les enivrait et on les volait. S'ils étaient assez tempéraments pour se préserver de l'ivresse, on s'emparait de leur argent de vive force. L'administration, voulant mettre un terme à ces déprédations, interdit aux prisieurs de se réunir dans les lieux publics ou ailleurs pour satisfaire leur goût. » (Collection Lamoignon, arrêté du 23 juin 1629, ordon. de police 30 mars 1635.)

Aujourd'hui, si vous n'êtes pas domicilié, vous n'avez pas le droit de voter aux élections; autrefois, si vous étiez domicilié, il vous était interdit d'aller vous reposer ou vous divertir, manger ou boire dans les tavernes — les cafés de l'époque. Quand le vin fut devenu la boisson dominante du peuple, les tavernes se multiplièrent; c'était dans les tavernes que l'on vendait le vin en détail, ou, comme on disait alors, le vin à broche. « Le marchand de vin à broche, dit M. Frégier, devait avoir un crieur. Les crieurs de vin étaient une corporation placée sous la juridiction du prévôt des marchands et des échevins; ils étaient commissionnés par cette autorité, et devaient fournir un cautionnement pour la sûreté de leur gestion. Les moyens de publicité tirés de la découverte de l'imprimerie n'existant pas encore à cette époque, le crieur s'offrait naturellement à employer. Un crieur attaché à une taverne pour le jour ou la semaine craint deux fois par jour. Il ne pouvait puer dans les rues que du vin tiré par lui ou en sa présence. Cette précaution avait pour but de prévenir toute falsification. Il était muni dans ses tournées d'un broc de vin et d'un hamac. La réputation des tavernes était sévèrement interdite aux habitants domiciliés, le crieur ou plutôt le débit du vin dans les rues pouvait seul neutraliser ce qu'il y avait de trop absolu dans cette prohibition. Les taverniers, pour se soustraire à toute recherche de la part du prévôt, avaient pris le parti de placer leur crieur devant la taverne, aux heures où il ne vendait point dans les rues, afin de fournir au passant le moyen de se reconforter sans entrer dans la taverne, en acceptant le vin qui leur était offert par le crieur dans son vase.

« Du reste le crieur n'était pas seulement le commis du marchand de vin, il était aussi employé de l'administration municipale; en effet, il constatait la quantité de vin que l'on débitait chaque jour dans la taverne où il se trouvait, afin de mettre cette administration en état de prélever les droits qui lui étaient dus sur le prix de la vente. Ces droits, qui donnaient lieu à une perception importante, faisaient ordinairement partie des revenus du roi. Le crieur recevait du

tavernier un salaire qui ne pouvait pas excéder un certain somme. Il devait verser tous les jours, excepté le dimanche, dans les mains de l'autorité municipale, une légère prestation pécuniaire, à moins qu'il ne fût malade ou en pelgrinage. C'est probablement à cause de cette prestation que le crieur avait la faculté de choisir la taverne qui lui convenait le mieux, pourvu qu'il n'y eût pas dans le moment de crieur en exercice. Son ministère était obligatoire à ce point que dans le cas où le tavernier l'aurait refusé sans justifier qu'il avait fait choix d'un autre crieur, il pouvait immédiatement crier le vin de ce tavernier, au prix du roi; il avait également le droit de prendre pour base du criage le prix convenu entre le tavernier et les buveurs qu'il rencontrait devant la taverne au moment de son arrivée, lors même que le tavernier aurait voulu y mettre obstacle. »

Non-seulement l'habitant de Paris ne pouvait pas entrer dans une taverne, mais il lui était défendu de se vêtir de telle ou telle étoffe, d'aller en carrosse, de décorer ses appartements comme il l'entendait, de faire fabriquer les meubles qui lui plaisaient, et, enfin, de donner à dîner quand et comment il le voulait. « Sous les Valois on assigna aux dépenses de table des limites qu'il n'était pas permis d'excéder. Le maintien de ces limites fut déterminé par plusieurs ordonnances, obliges les législateurs à déterminer le nombre des services d'un repas ou d'un festin, et celui des plats dont chaque service pouvait être composé. Les convives qui n'avaient pas dénoncé les infractions dont ils avaient été témoins étaient sujets à une amende de six livres. Les officiers de justice, dans le même cas, devaient quitter la table de leur hôte et poursuivre le contrevenant. La rigueur des règlements s'étendait sur les cuisiniers eux-mêmes: les commissaires de police avaient le droit de pénétrer dans les maisons pour veiller à l'exécution des ordonnances. » (23 janvier 1563, février 1573, janvier 1629)

Au treizième siècle, Paris ne possédait encore que deux grandes artères de son sol qui fussent pavées. Ces deux artères s'appelaient la croisée. C'étaient deux rues beaucoup plus larges que les autres, formant intersection au centre de la ville, et allant l'une du midi au nord, et l'autre de l'est à l'ouest. Commencé sous Philippe-Auguste, le pavage de Paris n'était pas encore achevé sous Louis XIII. En outre, le nettoieement des rues ne devint un service public que sous le règne de Henri IV. D'abord on imposa à tous les habitants l'obligation de faire balayer le devant de leur maison, et transporter dans les champs, à leurs frais, les tas de boue et d'immondices qui résultaient de ce balayage. Mais ils s'en affranchissaient si souvent, que vers le milieu du quatorzième siècle une ordonnance de police prononça la peine de l'amende contre les contrevenants. Quant aux places, aux halles et aux marchés, d'une part, l'autorité publique ne prenait aucune disposition pour les faire nettoyer; d'autre part, les particuliers y entassaient fortivement, soit de nuit, soit de jour, les ordures qu'ils étaient tenus de déposer sur des décharges publiques; enfin, malgré les réclamations du prévôt, les communautés religieuses et les nobles, dont les bâtiments et les hôtels occupaient d'immenses superficies, opposaient à l'exécution de ces ordonnances une force d'inertie qu'on ne put vaincre, dit M. Frégier, qu'en faisant intervenir l'action de l'autorité royale, et en menaçant les communautés de la saisie de leur temporel, et les nobles de fortes amendes. Aussi Paris fut-il pendant longtemps le paradis des cochons, qui s'y promenaient, s'y vautreant, s'y divertissaient et s'y engraisaient en toute liberté avec de nombreuses troupes d'oies, de canes et de lapins. Un jour un de ces animaux prenait ses ébats dans la rue du Maltois, près de la place de Greve; il se jeta dans les jambes d'un cheval qui passait, et qui, en se cabrant, renversa son cavalier. Ce cavalier était le fils de Louis le Gros, que son père venait d'associer à la couronne. On le releva mourant, et il expira peu de temps après. Défense fut donc faite à tous les nourrisseurs de porcs de laisser désormais circuler leurs élevés dans les rues; mais ils n'en tinrent pas compte, car en 1318 une ordonnance du prévôt autorisa les sergents du Châtelet à tuer ceux de ces animaux qu'ils rencontreraient sur la voie publique, ou qu'ils découvriraient dans l'intérieur des maisons; la tête leur appartenait, et le corps était attribué aux hôpitaux, sans préjudice de l'amende due par la personne qui avait contrevenu aux défenses de l'autorité. Eh bien, le croira-t-on, les communautés religieuses refusèrent de se soumettre à ces règlements de propreté et de salubrité publiques; et l'autorité civile se vit contrainte de recourir à leurs prétentions. « Malgré les accidents occasionnés par la liberté laissée aux porceux de vagner dans les rues, malgré le dégoût que devait inspirer une semblable coutume aux citoyens jaloux d'habiter une capitale bien polie, le prévôt, dit M. Frégier, crut devoir soustraire (ordonnance du 11 mai 1335) que les douze porceux de l'hôpital Saint-Antoine continuassent à errer dans Paris munis de leurs sonnettes et de certaines marques distinctives. » Oh! le bon vieux temps!

Ces rues, si mal entretenues, n'étaient pas même éclairées la nuit. Les règlements de police recommandaient, il est vrai, aux habitants de ne pas sortir sans lanternes à partir de la chute du jour jusqu'au lever du soleil, mais un très-petit nombre de personnes les exécutaient. La première lanterne publique ne fut posée qu'au commencement du quatorzième siècle. M. Frégier cite à l'appui de cette assertion une ordonnance de Philippe le Long, datée du mois de janvier 1318, et qu'il a découverte dans une collection inédite conservée aux archives de la police de Paris; elle est adressée au prévôt ou au receveur de Paris. « Comme Laurent Carré, notre notaire au Châtelet de Paris, nous ait donné à entendre que par plusieurs fois devant notre Châtelet dessus dit, pour l'obscurité de la nuit, laquelle est détestable, et à tous malfaiteurs, tant pour raison ou ce que le lieu est hanté et commun, comme pour ce qu'il convient l'un et l'autre rencontrer en ce même lieu, plusieurs regards et malices ont été faits au temps passé, en trépassant par

iller par défaut de lumière, et sont faits de jour en jour, et pour ce, nous qui voulons résister à ces aux perils de tous et spécialement de nos subiez, voulons et nous plait que des maintenant et toujours, une chandelle de suif, de valeur et de longueur semblable à la chandelle qui est accoutumée à mettre en la lanterne du dit notaire pour cause de clarté, chaque nuit soit administrée par la main du greffier Le Breton, notre sergent, à ce député, ou par ses successeurs, devant l'image de la benoîte Vierge Marie, lequel est ainsi de costé la porte de l'entrée du dit Châtelet, etc. »

Si, grâce au macadamage, les rues de Paris redevenaient aussi malpropres et aussi poudreuses qu'elles l'étaient au bon vieux temps, avant leur pavage, il faut espérer que l'autorité publique, satisfaite de ce résultat, n'aura pas l'idée de remplacer le gaz par deux chandelles.

Dans ce Paris du bon vieux temps, éclairé seulement pendant l'hiver par quelques chandelles de suif, les voleurs avaient la partie belle; ils étaient d'autant plus nombreux que le métier était meilleur. Ordinairement, quand la police parvenait à en arrêter et à en faire condamner un, on ne lui rendait sa liberté, à l'expiration de sa peine, qu'après avoir préalablement coupé une ou deux oreilles, selon la teneur de l'arrêt de condamnation. On avait cru qu'on les recontraînait plus aisément à l'erreur. Les *oreilles*, ainsi se désignaient les voleurs privés de leurs oreilles par la justice, se posant des oreilles postiches et retenant, sans être reconnus, dans Paris, d'où ils avaient été expulsés à la suite de leur supplice.

Parmi les diverses aventures de voleurs dont M. Frégier a emprunté le récit à l'*Histoire générale des Larrons*, publiée par un auteur contemporain de Louis XIII, celle que l'on va lire nous a semblé la plus propre à faire connaître l'organisation des bandes de voleurs au dix-septième siècle et le peu de sécurité qu'offrait alors Paris à ses habitants.

« Un avocat célèbre, nommé Polidamor, avait par sa célébrité éveillé l'attention et la convoitise de quelques chefs de bande, qui s'étaient flattés, en l'arrêtant, de trouver sur lui une somme importante. Ils firent donc épier ses pas par trois hommes déterminés, qui, après plusieurs tentatives infructueuses, le rencontrèrent un soir, accompagné d'un jeune laquais. Les malfaiteurs, l'ayant abordé de manière à lui ôter tout moyen de fuir, le fouillèrent. Mais comme, par un hasard singulier, il n'avait pas pris sa bourse, ils lui ôtèrent un manteau de drap d'Espagne, doublé de panne de soie, lequel était tout neuf et d'un grand prix. Polidamor, qui voulait d'abord ne pas se laisser dépouiller, prit néanmoins le parti de céder à la force, et demanda, comme une grâce, aux voleurs qu'ils lui permissent de racheter son manteau. On convint, dans ce but, d'une somme de trente pistoles, et les voleurs s'ourent l'avocat au lendemain, à six heures de l'après-midi, au même endroit, en lui disant que son manteau lui serait rendu en échange de la somme promise. Ils lui recommandèrent surtout de venir seul, ajoutant que s'il arrivait escorté, il mettrait sa vie en danger. Polidamor se rendit à cet heu avant l'heure à l'endroit où il avait été arrêté la veille. Après quelques moments d'attente, il vit arriver un carrosse où se trouvaient quatre individus vêtus comme des gentilshommes. Ceux-ci descendirent de la voiture, et l'un d'eux, s'étant avancé au-devant de l'avocat, lui demanda tout bas si c'était à lui qu'on avait pris un manteau doublé de panne. Il répondit affirmativement, et offre, pour le ravoir, de compter la somme à laquelle il avait été taxé. Les voleurs, s'étant assurés qu'il était seul, s'emparèrent de lui, le font monter dans le carrosse; et, pendant que l'un d'eux lui bandait les yeux, un autre tenait un pistolet appuyé sur sa gorge pour l'empêcher de fuir. Polidamor craignait que les voleurs ne voulussent attendre à sa vie, on le rassura, et en même temps on donna ordre au cocher de fouetter ses chevaux.

« Après une course rapide, et qui fut pourtant bien longue au gré de Polidamor, dont l'esprit n'avait pas cessé d'être agité par une vive crainte, le carrosse s'arrêta devant une grande maison, dont la porte s'ouvrit aussitôt et se ferma ensuite, dès que la voiture en a franchi le seuil. Les voleurs descendirent, ainsi que Polidamor, à qui on enleva le bandeau qui couvrait ses yeux. On le mena dans une grand salle, où il vit plusieurs tables abondamment servies et un grand nombre de personnes bien vêtues qui causaient entre elles familièrement, mais sans confusion. Ses introducteur l'engageant de nouveau à déposer toute crainte; ils lui dirent qu'il était en bonne compagnie et qu'on ne l'avait emmené en ce lieu que pour avoir le plaisir de lui donner à souper.

« Cependant on apporte de l'eau aux convives pour se laver les mains avant de se mettre à table. Chaque prend sa place, et l'on fait assise. Polidamor au haut bout d'une table qui semble présidée. Celui-ci, étonné ou plutôt surpris de toutes les circonstances qui avaient accompagné son aventure, se serait abstenu volontiers de prendre part au repas, mais l'aspect de manger quelques morceaux pour faire bonne contenance. Quand on eut soupé et que les tables furent entièrement défilées, un des individus qui l'avaient arrêté vint lui adresser quelques paroles polies, et lui dit avec bienveillance qu'il n'avait pas mangé. Pendant ce court entretien, l'un prend un luth, l'autre une viole, et l'on se divertit. Polidamor est invité à passer dans une pièce voisine où il aperçoit un nombre considérable de manteaux rangés avec ordre. On le prie de prendre le sien et de compter entre la somme convenue, une pistole pour le cocher, ainsi que son cec, qu'il paya avec une autre pistole. Polidamor qui avait appréhendé au commencement que le drame de son manteau avait été l'occasion n'eût un tout autre donnetier, lui charmé d'en être quitte seulement pour quelques argent; il prit congé des voleurs en leur exprimant sa reconnaissance. On fait atteler le carrosse, et, avant de l'faire monter, on lui bande de nouveau les yeux, puis on ramène à l'endroit où on l'avait pris; là, le mouchor attaché sur ses yeux lui est ôté et ses conducteurs le mettent terre, en lui donnant un billet portant au bas un cachet et

(1) Deux vol. in-8°. Goullouin, 16 francs.

verte et ces mots écrits en grosses lettres: *La grande onde y a passé.* Ce billet était un passe-parti qui devait assurer son manœuvre et sa bourse contre de nouvelles tentatives de vol.

Polidamor se bâte de regagner sa demeure; mais, au détour d'une rue, il est assailli par trois autres malfaiteurs, qui lui demandent la bourse ou la vie. L'avocat tire son billet sa poche, quoiqu'il n'eût pas grande foi dans ce présen-

vatif, et il le présente aux voleurs. L'un de ceux-ci, muni d'une lanterne sourde, le lit, en reconnaissant l'authenticité et invite le porteur à continuer son chemin, sans rien exiger de lui. Polidamor se bâte de rentrer dans sa famille, qui l'attendait avec anxiété; et, plein d'émotions diverses, il lui raconte l'étrange aventure dont il était sorti avec un bonheur inespéré.

Ab. J.

Calendrier astronomique illustré.

PHÉNOMÈNES D'AOUT 1850.

Heures du lever et du coucher des Astres.

La diminution dans la durée des jours va devenir très-sensible; elle est de une heure 38 minutes, dont 13 minutes matin et 55 minutes le soir.

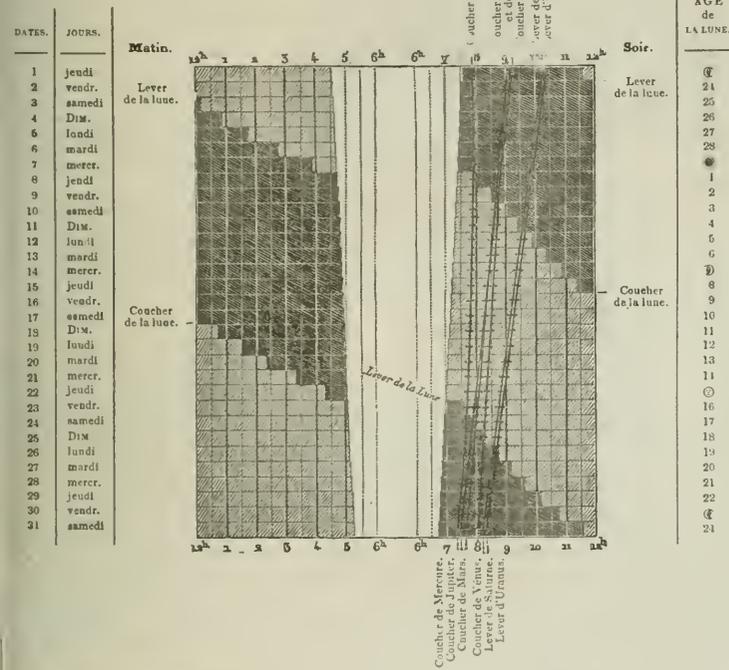
Le soleil passe au méridien, pendant toute la durée du mois, après qu'une bonne montre, réglée sur le temps moyen, marque midi; et l'intervalle entre les deux instants, est de 6 minutes et une seconde le 1^{er}, n'est plus que de secondes le 31.

La hauteur du soleil sur l'horizon, au moment de son passage au méridien, était de 59° 29' le 31 juillet; elle sera de 53° 17' le 15 août, et de 49° 53' le 31. Elle diminue donc de près de 10° dans le cours de ce mois.

Il y a dernier quartier le 1^{er}, nouvelle lune le 7, premier quartier le 14, pleine lune le 22 et dernier quartier le 30.

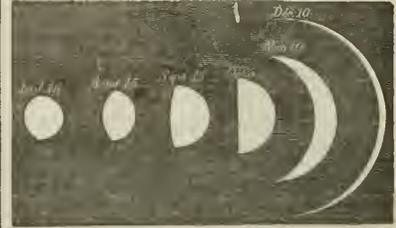
La lune sera près de Mercure le 8; de Mars, Jupiter et Vénus le 10; de Saturne le 26 et d'Uranus le 27.

DURÉE DU JOUR, DURÉE DE LA LUMIÈRE DE LA LUNE, HEURES DU LEVER ET DU COUCHER DES PLANÈTES.

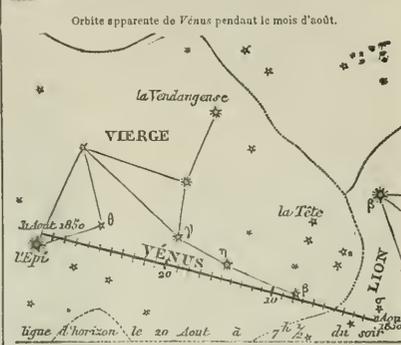


du 28 août au 24 octobre pour le 2^e et le 3^e. Quant au 4^e satellite, il n'aura plus d'éclipses à partir du 23 août, jusqu'à la fin de l'année, et même pendant tout le cours de l'année 1851.

Apparences du disque de Vénus vu au télescope, de juillet à décembre 1850.



Orbite apparente de Vénus pendant le mois d'août.



Occultations d'étoiles.

Il y en aura sept pendant le cours de ce mois, savoir :

DATES.	DÉSIGNATION DE L'ASTRE.	IMMERSIONS.	ÉMERSIONS.
3	54 γ Taureau.	0 ^h 42 ^m matin.	1 ^h 31 ^m matin.
3	Aldebaran.	6 ^h 49 ^m matin.	9 ^h 55 ^m matin.
6	Régulus.	6 ^h 16 ^m soir.	7 ^h 0 ^m soir.
14	36 γ Balance.	6 ^h 44 ^m soir.	9 ^h 56 ^m soir.
18	36 ε Sagittaire.	0 ^h 54 ^m soir.	6 ^h 16 ^m soir.
20	15 α Capricorne.	9 ^h 0 ^m soir.	9 ^h 17 ^m soir.
22	42 Verseau.	6 ^h 40 ^m soir.	9 ^h 30 ^m soir.

Aldebaran et Régulus sont des étoiles de première grandeur.

Correspondance.

- M. P. G. à Nantes. — C'est un de nos projets, monsieur; mais les circonstances sont peu favorables, et nous attendrons.
- M. J. L. au Havre. — Vous avez raison, monsieur; mais ce sont des cas qui ne sont pas sans valeur et qu'on cherche à relever par le cadre, quand on ne peut pas faire autrement que d'y recourir.
- M. F. à Caen. — Le sujet a un peu vieilli, et nous regrettons, monsieur, de ne pouvoir accueillir votre offre très-obligante.
- Plusieurs abonnés à Paris. — Cela dépend de l'auteur.
- M. T. R. à Paris. — La chose est plus difficile, monsieur, que vous ne pensez le croire. Question d'intérêt d'indication la-bas.
- M. C. à Basse-Terre (Gua-loppe). — *Non omnia omibus.* Vous êtes du trop petit nombre de ceux qui s'y intéressent, et c'est tout ce que nous pouvons faire, monsieur, de continuer. Nous regrettons sincèrement de ne pouvoir, sans inconvenient, suivre votre conseil, afin de vous rendre ce travail profitable.

- M. A. P. à Turin. — Nous tâcherons, monsieur, de satisfaire votre curiosité. Quoique nous ayons déjà donné plusieurs de ces portraits, il sera bien de les revoir groupés avec les figures que nous n'avons pas encore eu l'occasion de faire connaître à nos lecteurs. Vous êtes averti que ces 25 personnalités sont tous très-bons, comme étant les élus des élus de l'année.
- M. J. à Genève. — Nous avons un dessin de la machine ingénieuse inventée pour lever le mont Genis. Nous le faisons graver pour le prochain numéro.
- M. P. à Lyon. — Veuillez, monsieur, lire l'avis de la dernière page. Vous n'y voyez qu'une partie de nos tribulations, mais vous y puiserez la justification de l'intérêt que vous voulez bien prendre à notre recueil.
- M. F. D. à Dunkerque. — Nous sommes inondés, monsieur, de relations de voyages par les trains de plaisir. Nous croyons que le dessin rend mieux les impressions des voyageurs que leur propre récit. Mille remerciements.

Routes apparentes des Planètes.

Vénus est étoile du soir, mais s'écarte trop peu du soleil, dans tout le cours de ce mois, pour se prêter aux observations: ce qui nous dispense de donner la figure de sa route apparente. Le plus grand intervalle entre son lever et celui du soleil est de moins de 10 minutes (vers 17). L'intervalle n'était que de 20 minutes le 1^{er}; il est de 36 minutes le 31.

Vénus est toujours étoile du soir, et continue son mouvement direct, dont la trace apparente est représentée sur la carte ci-après. Cette planète se rapproche du soleil; et se trouve moins de 40 minutes après lui le 31 du mois. Les écartes phases qu'elle présente du 15 juillet au 10 décembre, sont aussi représentées, dans une autre figure, es qu'on les aperçoit avec une bonne lunette.

Mars est étoile du soir, comme Vénus, et les heures du lever des deux planètes sont presque les mêmes, pendant toute la durée du mois, au point que les courbes qui indiquent ces heures sur notre figure principale, se confondent dans la majeure partie de leur trace. L'orbite apparente de Mars se voit à la page 446 du N° du 29 juin. Le mouvement est toujours direct.

Jupiter, dont l'orbite apparente est décrite à la page 443 du N° du 2 mars, et qui est doué d'un mouvement direct, se couche pendant la première moitié du mois, presque en même temps que Vénus et Mars. A la fin du mois, il apparaît sous l'horizon moins d'une heure après le soleil.

Saturne et Uranus conservent le même intervalle entre les heures de leur lever, qui ne sont pas à 40 minutes l'un de l'autre, Saturne précédant Uranus. Chaque jour ils se

lèvent plus tôt, de manière que, surtout vers la fin du mois, ils passent la majeure partie de la nuit sur l'horizon. L'un et l'autre est presque stationnaire pendant toute la durée du mois; ce n'est que dans les derniers jours qu'on peut percevoir un très-faible mouvement rétrograde (pages 207 et 272, N° du 30 mars et 27 avril).

Neptune a pris un mouvement rétrograde qu'il conservera jusqu'à la fin de l'année (page 207, N° du 30 mars). Il se lève le 1^{er} août à 8^h 31^m du soir; le 15 à 7^h 30^m; le 1^{er} septembre à 6^h 24^m. Il passe au méridien, à ces trois dates, respectivement à 1^h 18^m du matin, à minuit 53^m et à 11^h 48^m du soir. Ses hauteurs au-dessus de l'horizon, lors de ce passage, sont respectivement de 31° 45', de 31° 7' et de 30° 58'.

Remarque sur les levers et couchers du mois.

Le mois d'août présente une particularité remarquable qui n'aura pas échappé au lecteur. D'après ce qui précède: c'est que toutes les planètes, au moins les sept planètes principales, se lèvent ou se couchent le soir, et dans un intervalle de temps très-réseré. Telle est la cause du peu de netteté des courbes tracées sur notre première figure. Leur enlacement ou leur rapprochement mutuel exprime parfaitement cette espèce de simultanéité dans les levers et les couchers.

Éolopes des satellites de Jupiter.

Il n'y en a pas une seule qui soit visible à Paris pendant le cours de ce mois; et la proximité du soleil empêchera que l'on n'observe aucune, en quelque point du globe que ce soit, du 31 août au 25 octobre pour le 4^e satellite, et

Mode d'été.

Quoique la saison des eaux ait déjà entraîné l'émigration d'une partie de la société parisienne, Paris n'est pas encore aussi délaissé qu'on pourrait le croire, grâce aux séances de l'Assemblée nationale dont la prorogation, commençant seulement dans quelques jours, retient encore à Paris et dans ses environs une notable portion de l'élégante population qui n'attend que la clôture des débats législatifs pour aller goûter, dans un rayon plus éloigné de la capitale, les plaisirs de la véritable vie de campagne.

Ces prochains départs ont rendu beaucoup plus simples les toilettes de ville, et la percale, le jaconas et la brillante à dessins perses font tous les frais des robes d'été; ajoutons à ces étoffes la mousseline de coton à fond blanc avec grands volants ourlés ou festonnés, et faisons remarquer en passant que les robes de soie, soit en taffetas unis ou chinés, soit en foulard, sont toujours en majorité.

Les mantelets blancs en mousseline ont enfin fait leur temps, et c'est avec satisfaction que nous voyons disparaître une mode beaucoup trop empruntée aux petits rideaux d'appartement; ils sont définitivement remplacés cette année par le mantelet-châle, garni d'effilés ou de volants découpés, qui affecte la même forme que les mantelets-châles en dentelle de laine.

Le chapeau de paille domine dans toutes les promenades: chapeaux de paille mélangés garnis de ruban rose et de velours noir; chapeaux de paille unie ornés de bouquets d'avoine, d'herbes et de fleurs des champs également en paille; chapeaux de paille d'Italie toujours si distingués par la valeur de leur tissu; et enfin chapeaux de paille de riz si légère à la tête et si frais pendant la saison d'été.

Si les costumes de ville sont simples, il n'en est pas de même de ceux qu'on prépare pour la campagne; c'est qu'à la campagne, et aux eaux surtout, on danse beaucoup. Les cartons de voyage se remplissent donc de robes de tulle et de tarlatane de couleur rehaussées de volants en application de Bruxelles: de robes de taffetas chiné fond blanc à fleurs grandes ou petites selon le goût, l'âge et la taille; lorsque ces robes sont à deux jupes, ces jupes sont unies; lorsqu'elles se réduisent à une jupe unique, les volants pareils doivent nécessairement y abonder, mais ils sont tout à fait refusés aux toilettes des jeunes filles, qui doivent se contenter de doubles jupes de tulle simples ou couvertes de petits plis, le règne des fleurs artificielles est à son apogée pour le complet de ces toilettes de soirées; toutes les flores de l'univers ont été mises à contribution par les fleuristes pour composer des guirlandes, des couronnes et des bouquets; il faut remarquer cependant que les fleurs les plus simples, les piquèrettes, les clochettes ou lisérons, le chevreuille, l'avoine et les folles herbes des champs, forment les coiffures portées avec le plus de distinction.

L'événement important en fait de modes, c'est l'exposition que vient de faire mademoiselle Duquet, la célèbre couturière, des parures et toilettes magnifiques qui lui ont été commandées, pour le sacre prochain, par la famille impériale d'Italie.

La se trouvaient étalés.

spécialement envoyés à Lyon; la prévision a même été jusqu'à comprendre, au nombre de ces robes, un deuil de cour complet en damas noir avec ornements, brandebourgs, cordelière et garnitures en jais et dentelle noire; les formes de ces luxueuses toilettes, ainsi que celles des habits destinés au sacre de l'empereur Soulouque, qui ont donné lieu dernièrement à une semblable exposition et qui ne le cédaient point en magnificence aux atours de l'impératrice, ont été, sauf les changements imposés à la coupe par la mode actuelle, imités des costumes impériaux du sacre de Napoléon.

La haute industrie française n'est donc plus alimentée maintenant que par les commandes des cours étrangères; le sultan demandait il y a quelque temps à l'ébénisterie, à la tapisserie et à l'orfèvrerie persienne un ameublement de palais dont la description paraîtrait empruntée aux contes des Mille et une nuits; hier c'était l'empereur Soulouque et sa famille qui commandaient toute une garde-robe de gala à la fabrique de Lyon; aujourd'hui, enfin, l'arquebusier Dévismes expose aux vitres de son magasin du boulevard Italien, dans un magnifique écrin de velours destiné au pacha d'Égypte, un fusil de chasse dont le canon d'acier poli, la crosse et les pièces en argent qui la garnissent sont de véritables chefs-d'œuvre de ciselerie de haut relief.

Terminons ce bulletin par quelques mots sur les modes d'homme, où la fantaisie existe aussi bien que pour celles des femmes; or s'il est un costume qui se prête à la fantaisie, c'est certainement le costume de campagne; Humann en a donc composé quelques-uns qui réunissent toutes les conditions exigées par la vie champêtre.

Pour la toilette du matin c'est un habit-veste à taille longue, à basques courtes et arrondies, le tout en coutil écu, blanc, ou à raies de couleur; le pantalon et le gilet doivent être de la même étoffe; ce costume se complète d'une cravate en mousseline à bouquets, de souliers un peu couverts, de bas de soie de fantaisie et d'un chapeau ras en feutre gris ou souris.

La toilette du dîner admet la petite redingote très-courte de basques, très-longue de taille en drap zébré couleur tête de nègre ou bleu ardoise, accompagnée d'un pantalon de coutil blanc, d'un gilet de piqué rouille ou de poil de chèvre soufre, de souliers vernis découverts et de bas de soie blancs à côtes; le chapeau est alors en feutre nankin à long poil et la cravate en soie à carreaux écossais.

Le soir cette redingote est remplacée par un habit, soit à un seul rang de boutons avec galon de soie assortie posé à plat, soit à revers larges et pouvant boutonner jusqu'au haut, avec manches fermées au bas par un double bouton.



Un manteau impérial de velours bleu de ciel semé d'aiguilles aux ailes déployées, entouré d'une bordure alternée de bouquets, de couronnes et de chiffres, le tout brodé en or;

Un autre manteau de cuir en velours rouge doublé de satin blanc et garni d'un superbe point d'Espagne en or;

Puis une foule de robes à queue en moire antique blanche, en satin amarante, en moire glacée d'argent, etc., etc., toutes garnies de blondes d'or, d'argent, de dentelles merveilleuses et de rubans fabriqués exprès sur des dessins

par l'apposition du timbre, et d'où résulte le retard dans la publication de ce numéro, outre l'impossibilité de préparer le papier comme il faudrait pour obtenir une bonne impression de nos gravures.

Abonnement de six semaines

EN FAVEUR DES COLLÉGIENS EN VACANCES.

M. Bertall vient de nous présenter une charmante série de dessins qu'il préparait depuis longtemps avec un soin infini pour en faire un à-propos à l'époque des vacances. — Nous nous sommes empressés d'accueillir les dessins de M. Bertall, lesquels représentent, avec la finesse et la malice d'observation, le talent spirituel et comique de l'artiste, toutes les circonstances de la vie des écoliers: M. Bertall n'a pas oublié les écolières.

L'artiste n'a eu qu'à se souvenir pour retrouver tant de scènes tristes ou plaisantes, tant de types gracieux ou comiques. — Ceux de notre âge y trouveront un grand charme si nous en jugeons par le plaisir que nous y avons éprouvé; les écoliers seront étonnés de se voir si bien connus et si faiblement peinés dans leurs travaux, dans leurs espérances, dans leurs exercices et dans leurs jeux. C'est que M. Bertall a été au collège comme eux; M. Bertall a eu le tort de rire, comme eux, de l'importance grotesque de quelques-uns de ses écoliers, ce qui était sa manière, comme la leur, d'honorer ses maîtres respectables; comme eux, M. Bertall a passé par tous les accidents, les tristesses et les joies du collège.

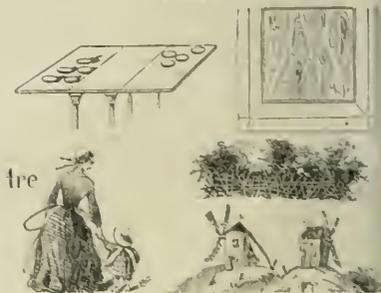
Cela se voit à un trait qui ne laisse pas d'ajouter au charme de cette histoire comique. Ses souvenirs lui ont fourni sur chaque sujet une phrase latine qui se rapporte à l'action de chaque dessin et qui fait avec le mot français placé au-dessous comme une double légende. Ce rapprochement si bien trouvé offre plus d'un genre d'intérêt; nos jeunes lecteurs comprendront cela.

Pour que cette comédie en images parvienne à tous ceux à qui elle est destinée, sans les engager au delà, nous rece-

vrons, par exception, des abonnements de six semaines (du 17 août au 28 septembre), pendant lesquelles nous publierions cette série.

Le prix de cet abonnement est fixé à 4 francs pour toute la France.

Rébus.



EXPLICATION DU DEUXIÈME RÉBUS.

L'homme propose, Dieu dispose.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franc d'un mandat sur la poste ord. Lichvalier et Co, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAULIN.

Tiré à la presse mécanique de PLOM FAÏRES, Paris, 36, rue de Vaugirard.

Aux abonnés.

La distribution de ce numéro a été retardée par suite des difficultés que nous avons rencontrées dans l'application de la loi du timbre. Nous prions nos abonnés de le pardonner à la majorité de l'Assemblée nationale et à l'administration qui n'est pas encore très-sûre des intentions de la loi, quoiqu'elle l'applique provisoirement dans le sens le plus violent.

L'article 12 de cette loi frappe d'un timbre de 5 centimes les feuilles périodiques d'une dimension de 72 décimètres carrés et au-dessous. Elle ne dit rien pour les feuilles qui excèdent 72 décimètres carrés, ou plutôt elle ne dit plus rien, car le paragraphe qui, dans le projet, visait cet excédent, a été rejeté et les 72 décimètres sont devenus ainsi un non-sens, l'article ne signifiant plus que ceci: « Toute feuille périodique, fût-elle au-dessous de 72 décimètres carrés, sera soumise au timbre de 5 centimes. » Et la preuve, c'est que dans l'article 13 qui concerne les écrits non périodiques, le timbre supplémentaire d'un centime et demi par 10 décimètres carrés excédant la dimension typique a été maintenu après avoir été rejeté pour les périodiques.

Le fisc voulait d'abord nous appliquer le paragraphe de l'article 13 et nous faire payer un supplément de 3 centimes pour 72 décimètres carrés; mais la fraction dont nous excédons n'est pas de 72 décimètres carrés, le fisc a bientôt reconnu que sa prétention ne pourrait se soutenir. L'article 13 ne disposant que pour les écrits non périodiques. — Alors, qui n'a-t-il fait? Il a décidé que si 72 décimètres carrés payaient 5 centimes, 73 décimètres carrés devaient payer 10 centimes. C'est cette décision sauvage qui frappe de deux timbres à 5 centimes pour les départements et de deux timbres à 3 centimes pour Paris chaque feuille de l'Illustration.

Nous protestons; mais en attendant nous éprouvons un trouble qui peut être une cause de ruine pour une entreprise qui n'a pas cessé d'être pacifique. Nous tiendrons nos abonnés au courant des conséquences dont nous n'avions pas escompté la gravité en leur annonçant nos intentions dans le dernier numéro.

Pour aujourd'hui nous ne parlons que du dommage causé